

NOTRE HISTOIRE



II Migrations Guilvinistes vers les ports du Sud



Par Pierre-Jean BERROU

avec la participation de
Francis Le Rhun, André Maréchal, Eugène Tanneau

1936 - Au premier bassin du port du Croisic, une partie de la flottille guilviniste (canots noirs maquereautiers et pinasses sardinières - au fond le "Sant Per"), au repos. Les équipages cassent la croûte en fin de journée. En arrière plan le chenal et l'hôpital marin de Pen Bron.

A la suite de notre étude sur les migrations guilvinistes à Quiberon, nous avons craint d'avoir présenté la réalité d'une manière trop idyllique, en évacuant toutes les fatigues, les nuits de travail, les souffrances même très vite oubliées. Comme s'il s'était agi d'une période de vacances pour tous.

Mais pourtant, la plupart des personnes qui ont vécu cette époque se sont retrouvées dans nos propos tout en précisant bien évidemment que des progrès considérables ont été accomplis depuis dans de nombreux domaines. Parfois même elles ont dépassé notre vision optimiste, comme Vincent le pêcheur qui en évoquant cette tranche de son existence, répète aujourd'hui "Ah ! oui alors ! la belle vie !" avec une intonation qui en dit long sur sa nostalgie. Comme Marcelle ouvrière d'usine qui avec une émotion dans la voix rappelle : "C'était bien, je me suis plu, je me suis plu, on passait son temps à chanter."

Et Louis jeune garçon fils de patron qui confirme alors "c'était une période de rêve, une période bénie mais on ne le savait pas..."

Mais aussi A... petite fille qui a gardé un souvenir inoubliable des moments passés à déguster la soupe de sardines avec l'équipage ; ou encore F... autre gamine qui, ayant trouvé à Quiberon un terrain de jeu, une ambiance chaleureuse, une convivialité sans pareille dans la communauté "immigrée", ne voulait plus retourner au Guilvinec.



Migrations Guilvinistes vers les ports du Sud

Les Guilvinistes qui fréquentèrent le Croisic d'avant-guerre se sont aussi reconnus. Ainsi Manu y a retrouvé malgré le flou des souvenirs de ses cinq ans, le départ du Guilvinec dans la pinasse surchargée d'objets hétéroclites, les jeux sur le port, le retour précipité à la déclaration de guerre...

Et Eugène le mousse qui assure...*"j'ai passé au Croisic les jours les plus heureux de mon enfance et de mon adolescence"*.

L'article d'"Ar Gelveneg" de 1997 a en effet été conçu comme si l'étude des migrations guilvinistes à Quiberon devait se prolonger par celles du Croisic.

Nous avons d'ailleurs regroupé des idées communes concernant les relations avec le port d'attache, les services divers déplacés, les mareyeurs etc. Toutefois pour éviter que cette seconde étude soit la réplique de la précédente, nous avons essayé de dégager l'originalité des migrations vers le Croisic et tenté d'expliquer pourquoi certains patrons-pêcheurs ont choisi de partir si loin de leur port d'attache et pourquoi ils s'y sont plu.

En outre la guerre ayant été une grande cassure et ayant modifié certains destins et comportements, il nous a semblé intéressant d'analyser les conditions de l'après-guerre, afin de comprendre l'évolution historique qui a abouti à la fin des migrations saisonnières et par voie de conséquence au tarissement des migrations définitives à Quiberon et au Croisic.

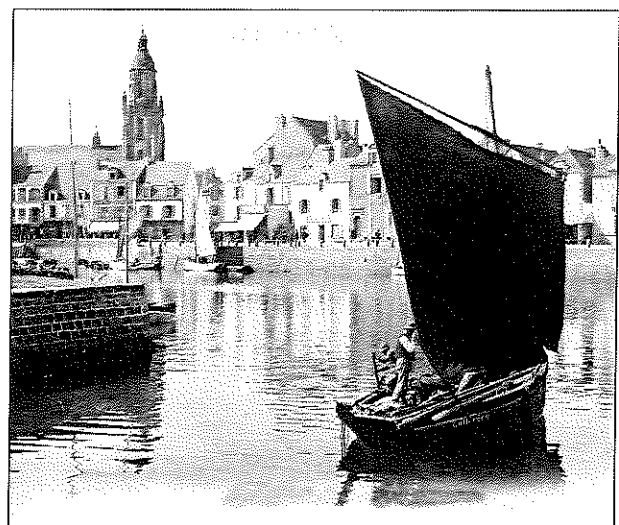
Parallèlement à cette évolution, le port du Guilvinec-Léchiagat prenait son allure de croisière dans une direction quasi unique en éliminant peu à peu toutes les pêches saisonnières qui faisaient le charme du métier. Naguère certains bateaux pouvaient dans la même année, pratiquer en des lieux différents, le chalutage d'hiver, la pêche à la sardine profonde, la pêche au maquereau de dérive ou à la sardine de dérive, la pêche à la sardine de roque ou au thon. Aujourd'hui, presque toutes les unités du port se consacrent à une mono-pêche, celle du chalutage qui aboutira un jour à l'épuisement total de la ressource.

Il restera à compléter l'étude par les migrations vers des ports secondaires moins connus ; celles des marins mais surtout celles des ouvrières d'usine qui malgré leur extrême jeunesse ont comme leurs pères et frères, sillonné toute la côte Atlantique, bravant les difficultés, partant à l'aventure, découvrant des rivages inconnus et cela dans la joie de vivre.

LE PORT DU CROISIC

Le site. Comme Quiberon, ancienne île rocheuse reliée au continent depuis des siècles par un cordon étroit de dunes lui donnant une position avancée dans la mer, le Croisic se situe également à l'extrémité ouest d'une ancienne île à petite falaise rocheuse incluant le bourg de Batz. Du côté S.E cette île fut rattachée au continent par les dunes de la Baule et d'Escoublac mais du côté N.W (vers la Turballe), un second cordon étroit se terminant par la pointe de Pen Bron n'a pas réussi à relier complètement l'île à l'ancienne côte de Guérande.

Une ouverture de 400 m de large au chenal à fort courant laisse la mer pénétrer en profondeur jusqu'à 7 km en arrière de la côte sur une vaste étendue de sable où sont pratiquées ostréiculture et mytiliculture. Sur les zones périphériques plus élevées sont exploités des marais salants, les fameux marais de Guérande mais aussi ceux de Batz, du Croisic et du Pouliguen.



Canot à misaine maquereautier immatriculé GV, dans les années 20. À gauche le quai de la Jonchère.



NOTRE HISTOIRE

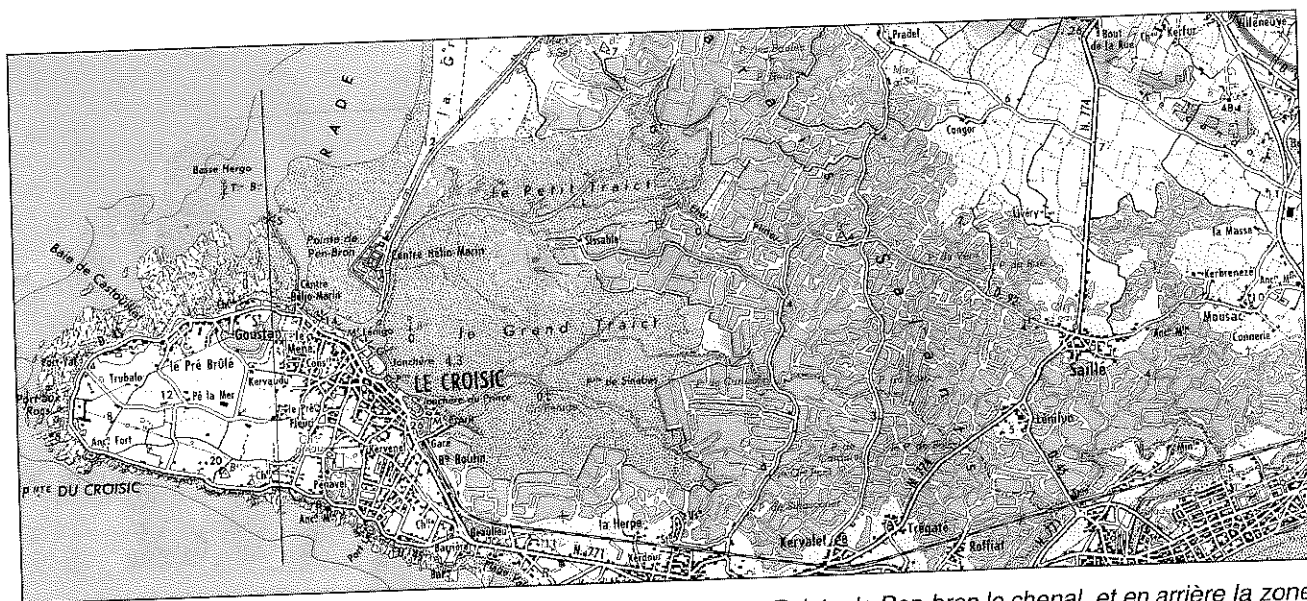


Migrations Guilvinistes vers les ports du Sud

Il s'agit donc d'une mer intérieure comme on peut en voir en miniature plus près de chez nous au Letty à la Mer blanche en Bénodet et comme l'ont vue nos ancêtres au 18^{ème} siècle au steir Poulguen en Penmarc'h où la mer pénétrait par une ouverture naturelle à travers la dune jusqu'à 800 m vers Kergadien avant que l'on ne ferme artificiellement le chenal d'entrée pour transformer le steir en polder. Poulguen "la mare blanche" comme le Poulguen, possédait aussi ses marais salants au Moyen-âge, bien visibles sur la carte des ingénieurs-géographes de 1787 ; des marais

salants situés probablement aux plus hautes latitudes d'Europe. (Et pourquoi pas à "Poulguenor" lieu-dit du fond du steir du Guilvinec aujourd'hui comblé ?).

Le port du Croisic s'est installé dans le chenal de cette mer intérieure protégé des vents du S.W par des falaises de 20 m de haut et du nord par la grande laisse de Pen-Bron. Position et abri en ont fait un port très réputé depuis des siècles pour la pêche et le cabotage particulièrement pour le transport du sel jusqu'aux confins de l'Europe du Nord.



Carte topographique du Croisic proche du 50 000ème. Observez la Pointe de Pen-bron le chenal, et en arrière la zone conchylicole et celle des marées salants.

Le vieux port du Croisic

Par rapport au havre du Guilvinec et aux installations portuaires sommaires de Quiberon, le Croisic apparaissait aux Guilvinistes du début du siècle comme un port antique, riche en vestiges des époques passées. Ceux-ci remontent au temps de la Bretagne indépendante. "N'eus ket kalz koshoc'h 'vit ar Groazig" (il n'y a pas plus vieux que le Croisic) répétaient depuis des générations les marins guilvinistes.

Karine Primot, petite fille de Marie-Thérèse Biger, guilviniste émigrée en 1941 au Croisic, a pu écrire un mémoire de maîtrise de 200 pages sur l'histoire du port et de la ville pour la période de 1700 à 1750 alors que le déclin du trafic

commercial et de la pêche était entamé depuis déjà longtemps ce qui révèle sa richesse historique.

Le paysage urbain du Croisic montre des vestiges d'un ancien château fort construit au 14^{ème} siècle au temps des Ducs, des vieilles maisons du 15^{ème}, des maisons à tourelles et à meurtrières place d'Aiguillon.

Rue de l'Eglise qui date de 1494, la plupart des maisons sont du 15^{ème} ou du 16^{ème} avec des escaliers intérieurs de pierres de taille. L'hôtel de ville fut construit au 17^{ème}.

Le port dispose de 2400 m de quais de pierres de taille aménagés au 16^{ème} comme le quai lénigo et des tours de surveillance.



Migrations Guilvinistes vers les ports du Sud

La plupart des riches maisons anciennes furent édifiées par des armateurs.

Le sel a été la principale source du commerce maritime. Les paludiers de Guérande transportaient la précieuse marchandise en charrettes à chevaux jusqu'aux quais où les bateaux étrangers venus de toute l'Europe du Nord l'embarquaient. Le port assurait aussi le commerce des vins, des céréales, du charbon etc...

Le Croisic fut aussi un grand port de pêche à la sardine mais aussi de pêche à la morue à Terre-Neuve dès le 16^{ème} siècle. *"La première mention écrite d'un retour de Terre-Neuve parvint à Bordeaux, en 1517 et ce fut celle d'un bateau du Croisic"*. Quelques années après la découverte de l'Amérique !

Quand on sait que le Croisic fut un port corsaire sous Louis XIV et qu'en 1691 y fut créée l'école d'hydrographie, on mesure toute son importance ancienne. Le Directeur Pierre Bouguer fut académicien, "mesureur des pôles".

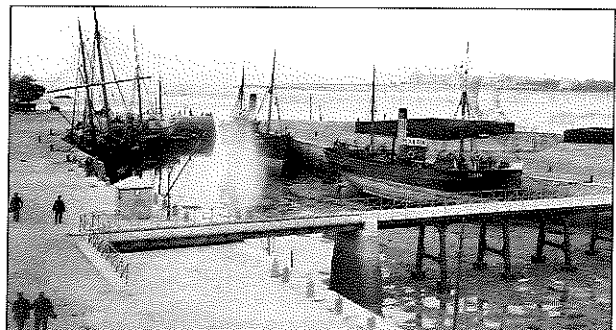
Vers 1700, le port avait déjà sa configuration d'aujourd'hui.

Les bateaux se mettaient à l'abri dans des bassins encadrés par des quais et les jonchères séparées par des chenaux. Les jonchères - les enchères comme disaient les Guilvinistes - sont des îlots constitués de pierres de délestage

rejetées au cours des siècles par les navires à voiles qui rentraient au port à vide mais sur lest et qui repartaient chargés de sel. La quantité de ces pierres de toutes origines donne une idée du trafic maritime ancien du Croisic, surtout si l'on sait que les deux petits monts (le Mont Lénigo et Mont Lestprit) sont aussi composés de pierres de lest et de sable vaseux sorti des bassins.

Ces jonchères ont été consolidées au 17^{ème} siècle par addition de sable et renforcés par des murs de soutènement qui sont de véritables quais.

Inconvénient de ces bassins : ils sont à sec aux basses mers ce qui oblige selon les marées, les bateaux à mouiller dans l'avant-port (ou poul des Bretons) situé dans le chenal au Nord des jonchères qui reste tout de même à l'abri des avancées naturelles renforcées par une longue jetée.



Au premier plan la passerelle du quai, à l'îlot de la Jonchère.



Canots à misaine du Guilvinec à quai au retour de la pêche au maquereau de ligne. Au fond, Pen Bron et l'hôpital marin.



NOTRE HISTOIRE



Migrations Guilvinistes vers les ports du Sud

Le Croisic dans les années 30

Vers 1935, pour une population d'environ 2 600 âmes, le Croisic n'enregistrait que 250 inscrits maritimes dont seulement un peu plus d'une centaine étaient des marins-pêcheurs, les autres naviguant au commerce, travaillant dans les parcs à huîtres ou à moules ou étant au service de riches plaisanciers de la Baule.

(En 1750 pour une population semblable, il y avait selon Karine Primot, 740 gens de mer).

A titre de comparaison, au Guilvinec pour 5000 habitants, 1100 étaient inscrits maritimes (350 en plus à Léchiagat).

Le port du Croisic se dépeuplait progressivement depuis de nombreuses années une grande partie des jeunes étaient attirés par les grandes villes voisines. Bon nombre travaillaient dans les chantiers de construction navale de Saint-Nazaire.

Les Croisicais d'origine n'armaient que six pinasses sardinières dont l'équipage était composé de moitié de Guilvinistes venus y faire la saison. Les autres pêcheurs armaient 25 petits canots à quelques hommes pratiquant l'été le maquereau de ligne et l'hiver la crevette ou les crabes. Les 6 sardinières faisaient l'hiver la coquille Saint-Jacques ou les crustacés aux casiers.

C'était bien maigre pour un port qui avait été l'un des premiers à pêcher la morue à Terre-Neuve.

Nous retrouvons là une situation semblable à celle que nous avons observée à Quiberon où les hommes étaient peu portés vers la mer et surtout vers la pêche au large.

Pourtant le Croisic des années 30 était toujours renommé comme grand port sardinier ainsi qu'Étel, la Turballe, Quiberon.

Mais c'était à des bateaux bigoudens qu'il devait cette réputation.

Les débuts de la fréquentation du Croisic par les Guilvinistes

Sur leurs petites chaloupes à voile non pontées, selon les sources les plus anciennes dont nous disposons, les Guilvinistes partaient déjà en 1872 vers les rives du Morbihan, du Croisic et même jusqu'aux Sables d'Olonne. Quand les premières sardines y étaient signalées, une nouvelle aventure commençait même si le voyage était

jalonné par des étapes dans les ports abrités.

Tous les ans, c'était la même attente de la remontée de la sardine.

Aux Sables d'Olonne, titre le journal du 3 juin 1882 "nous attendons deux espèces d'hôtes, les baigneurs et les sardines".

Une recherche qui n'était pas toujours récompensée. Le 3 juillet 1886, le correspondant du "Finistère" signale que "les bateaux du Guilvinec qui étaient partis vers Belle-Ile sont de retour. Ils n'ont rien pris pendant 10 jours qu'ils sont restés dans ces parages". Tous les ans c'était la même litanie : une sardine introuvable ou qui disparaissait vite, des efforts sans résultats.

Après 1900 quand les abris du Marin furent créés, les compte-rendus des gardiens nous renseignent sur les allées et venues de nos compatriotes. En 1906, JM Copias gardien de l'abri du Guilvinec signale que "les bateaux sont presque tous partis vers Belle-Ile et plus loin puisqu'à côté de chez nous on ne pêche rien du tout". Le gardien de l'abri du Palais où les Guilvinistes faisaient relâche vers le sud, note leur présence celle des Turballais et des Douarnenistes.



Au premier plan la pinasse Sant Per puis des canot maquereautiers. À gauche, les filets au sec sur la Jonchère.



Équipage d'une chaloupe sardinière. Années 20, patron J. Joncour.



Migrations Guilvinistes vers les ports du Sud



La flottille de chaloupes sardinières à quai avant 1914 au premier plan un bateau immatriculé Q Quimper (pour le quartier du Guilvinec actuel) à droite le quai de la Jonchère.

Le séjour prolongé des sardinières guilvinistes au Croisic nous est attesté par deux incidents relatés par les journaux de l'époque.

Le 1^{er} Août 1912, il est signalé que Jean Marie Le Pape, conseiller municipal, président du syndicat des pêcheurs du Guilvinec s'est noyé accidentellement alors qu'il pratiquait la pêche à la sardine au Croisic. Son corps a été retrouvé à la Turballe quelques jours plus tard.

En fait personne n'avait été témoin de son accident. Il avait quitté son bord pour aller en ville acheter du pain pour l'équipage et nul ne l'avait revu vivant. Son corps fut rapatrié vers le Guilvinec et inhumé en présence d'une foule considérable. On remarqua la présence à ses obsèques des députés M.M Plouzané et Goude et de Nicolas de Concarneau secrétaire de la Fédération du syndicat des marins-pêcheurs, qui tous trois prononcèrent des discours sur sa tombe.

Comme des bruits contradictoires couraient sur sa mort survenue dans des conditions assez mystérieuses, et en raison de sa qualité de syndicaliste, le parquet de Quimper fit procéder à l'exhumation quelques semaines plus tard pour pratiquer l'autopsie. Celle-ci révéla que JM Le Pape ne s'était pas noyé en quittant son bord mais qu'il avait fait une chute sur les rochers lui

occasionnant une double fracture du crâne provoquant la mort instantanément. Le parquet privilégia la thèse de l'accident.

Le dimanche 15 septembre de la même année, le Nabuchodonosor du Guilvinec partit en pêche du port du Croisic à 9h du soir. Le patron Louis Leroux commanda à ses 4 matelots, N. Nicolas, P. Riou, J. Charlot et J. Scullier de prendre les avirons. Pour une raison qui n'est pas donnée, le matelot Scullier refusa d'obéir. Le patron voulut le remplacer mais lui donna une paire de claques. Scullier s'empara alors d'un tolet et asséna un violent coup à la tête de son patron qui s'écroula, perdant son sang en abondance "*l'artère frontale, temporale coupée*". Cinq jours plus tard, les pêcheurs comparaissaient devant le tribunal commercial du Croisic sous la présidence de l'administrateur de l'inscription maritime. Verdict : condamnation du patron à 3 jours de prison avec sursis et du matelot à 45 jours avec sursis également !

Contrairement à Quiberon où seule la pêche à la sardine d'été dite de rogue était pratiquée par les immigrés guilvinistes, au fil des années, le Croisic offrit un éventail bien plus vaste de possibilités de pêches durant les différentes saisons d'où son attrait auprès de nombreux patrons.



NOTRE HISTOIRE



Migrations Guilvinistes vers les ports du Sud

La pêche à la sardine profonde "Ar sardin don"

Les eaux croisicaises se révélèrent extrêmement poissonneuses. Dès le début de mars une trentaine de pinasses guilvinistes des années 30 venaient y pratiquer la pêche de la sardine profonde, une grosse sardine uniquement dirigée vers la marée.

Sans entrer dans l'étude des techniques, rappelons seulement qu'elle se faisait de nuit, sans rogue non loin des côtes avec des filets de

couleur marron, formant un train de pêche dérivant, surveillé par les hommes de quart.

L'équipage vivait constamment à bord, le plus souvent dans des conditions sommaires. Les familles ne suivaient pas sauf celles des patrons qui logeaient en ville. Les usines restant fermées jusqu'à l'été, la main d'oeuvre ouvrière (femmes ou filles des membres de l'équipage) restait au Guilvinec. Par contre le mareyeur L. Le Brun était déjà à pied d'oeuvre dès le début de la campagne avec ses employés, ses enfants étant scolarisés au Croisic.



L'équipage du Pourquoi-Pas de Noël Crédou à quai mangeant la cotriade à bord (1936) R. Pochet, Yvinou, Le Brenn, P. Faou, P. Trélez, C. Bataile et deux touristes.

Pendant ce temps le gros de la flottille guilviniste faisait la pêche au maquereau de dérive dans des mers souvent grosses jusqu'à 60 milles au large de Penmarc'h (voir bulletin n°10), sur le passage des vapeurs.

La pêche de la "Sardin don" dans la baie de la Baule, sur le plateau de la Banche ou dans la baie de la Turballe pouvait sembler une sinécure. Elle était plutôt pratiquée par les pinasses les plus petites sans glacières, à chambre de pêche à l'arrière limitant le nombre de couchettes sous le pont. De toute évidence, les patrons qui avaient

choisi le Croisic pour l'été trouvaient plus logique d'être déjà sur place au printemps et pouvaient séjourner ainsi 8 mois consécutifs sans revoir leur port d'attache.

A condition que la pêche à la sardine profonde fût d'un rapport intéressant ce qui n'était pas toujours le cas. Quand la "sardin don" n'était pas au rendez-vous et qu'au contraire le maquereau abondait au large d'Ouessant, il pouvait être tentant de changer de pêche. Ainsi, retour au Guilvinec pour plusieurs pinasses, armement rapide avec changement de filets et au large.



Migrations Guilvinistes vers les ports du Sud

Petite pêche la première nuit pour l'une d'entre elles. Les maquereaux furent rangés sur le pont en l'absence de glacière. Vint aux nouvelles un patron chevronné de passage qui aborda le néophyte en l'interpellant "Pe'a lar vicher ?" (que dit le métier ?) visiblement maigre ! "N'e ket drol. Fi peus bannet ho rouejou bal lec'h' vez ar saout o kac'han" (vous avez jeté vos filets là où les vaches paissent) paroles élégantes pour lui signifier qu'il fallait aller bien plus au large. (allusion aussi à la légende qui relatait qu'autrefois on conduisait paître les vaches sur les îlots herbeux, à marée basse mais parfois en plates).

Vexé, le patron fit route terre et rejoignit le Croisic !

La "sardin don" était tout de même une pêche assez éprouvante, on y travaillait de nuit et si la rentrée au port se faisait de bon matin, il fallait sécher les filets, les réparer en l'absence de ramendeuses, les tanner etc...

L'absence des familles pendant de longs mois était parfois dure à supporter pour les équipages. Mais la vie en communauté limitait les moments de cafard. Le dimanche les marins pouvaient se promener et s'amuser à Saint-Nazaire. Un match de foot-ball de l'U.S.G. contre le stade de la Baule attira une galerie record de pêcheurs venus applaudir et soutenir leurs compatriotes. Amédée, le secrétaire du club guilviniste se plaignait de ne pas pouvoir faire jouer de bons éléments comme Jos Pape, Marcel Celton ... partis loin du Guilvinec faire la "Sardin don".

La pêche au maquereau de ligne

Parallèlement à la recherche de la sardine d'été vers le sud au temps des chaloupes à voile, toute une flottille de canots coaltarés à 4 ou 5 hommes à bord, partait vers le sud à la fin du printemps, traquant le maquereau dit de ligne, différent de celui "de dérive" et du petit maquereau d'été de nos côtes.

Autrefois "on courait beaucoup tout le long de la côte" disaient les anciens marins. Charles Bizien, Marc Tanniou descendaient jusqu'à Croix de Vie tous les ans. Mathias Toularastel, dit Matheïs Vragz patron du "retour du col bleu" fréquentait chaque année les parages de l'île d'Yeu où il allait vendre sa pêche. Habitué du port il y trouva sa seconde épouse Mme Beneteau qui vint vivre au Guilvinec avec son fils François.

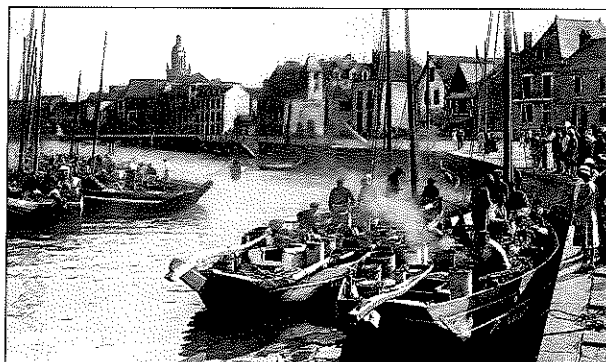


Dans le bassin à marée haute, l'équipage du "Sant Per" Patron Jos Bernard mange la cotriade à bord. À gauche, Guichaoua. À droite les quais, au centre l'annexe de l'hôtel Masson la passerelle pour joindre la jonchère lénigo à gauche.

Amédée Biguais livrait même sur commande des lignes de crin au café Bobinec de la Rochelle où plusieurs canots guilvinistes séjournèrent durant plusieurs semaines.

On peut s'étonner de cette dispersion saisonnière, mais si le bruit courait sur les quais que le maquereau était signalé en un lieu, les plus aventureux n'hésitaient pas. On a vu 4 pinasses partir vers Boulogne et y passer plusieurs semaines.

Quand au mois d'août 1914 éclata la guerre, bon nombre de guilvinistes étaient disséminés sur tous les lieux de pêche du sud et pas toujours au courant des événements. Canalisés par les représentants de la loi, ils ne purent rentrer chez eux faire leurs adieux aux familles. Plusieurs d'entre eux ne revirent jamais le Guilvinec.



Au temps des chaloupes sardinières et des canots maquereautiers à moteur des années 20. À droite la cotriade à bord des canots guilvinistes.

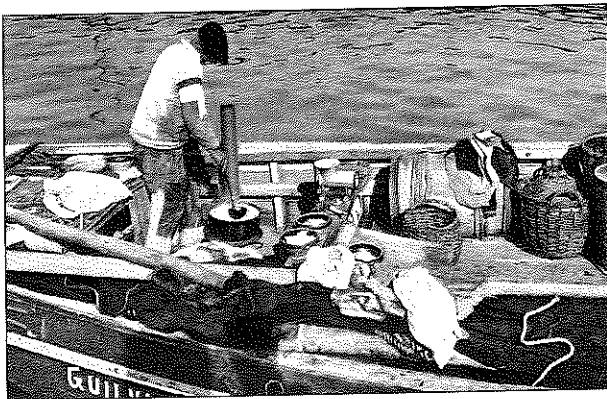


NOTRE HISTOIRE



Migrations Guilvinistes vers les ports du Sud

Au cours de l'été, les maquereautiers gagnaient le Croisic comme Abraham Le Pape, Yann ar Flet avec son "brave martyr", Jos ar Fume (Jaouen) et "viens mon ange", Ronfic (Le Pape) et "Petite Françoise", Jean Joncour "Kellou" sur le "Deomp Dehi", Jacques Le Bec et le "Serviteur", Féchant du "Hâtons-nous", le Gladiateur de "Louis Coupa", Joachim Cossec et "Coccinelle" de Léchiagat, "Claude et Jean" de Lesconil, "Amphibie" de Pierre Calvez etc ... Ce dernier canot de 7,50 m de long fut pris dans une tempête le 5 août 1930 alors qu'il pêchait le maquereau. Fuyant le mauvais temps, il fut pris dans un remous entre les Cardinaux et le Four en essayant de rejoindre le port. L'embarcation chavira. Les trois hommes de l'équipage furent précipités à la mer. Ils s'accrochèrent aux planches qui flottaient mais le matelot P. Le Goff exténué au bout de 15 mn d'efforts coula. P. Le Calvez et S. Jolivet furent recueillis à temps par le canot "Pierre et Andréa" de S. Trébern.



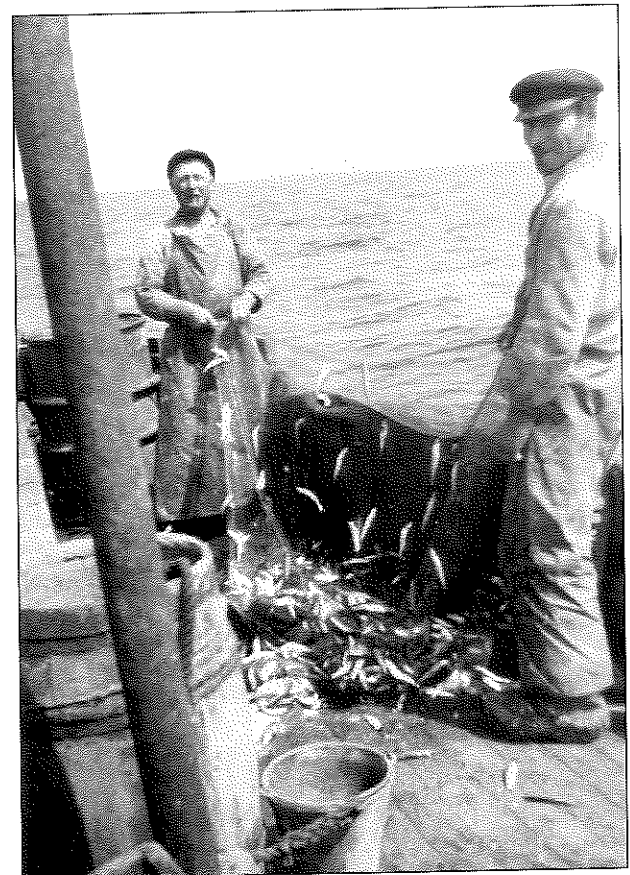
Canot Maquereautier guilviniste dans les années 20 au Croisic. Remarquez sur le banc le moulin à stong pour préparer la boëtte. Le vieux pêcheur trempe la soupe dans les écuelles.

La flotte maquereautière du port comprenait aussi de nombreux canots armés par les croisicais autochtones. Leur méthode de pêche était différente ; ils pêchaient à la traîne en utilisant des tangons ou perches. Les Guilvinistes par contre se servaient d'un appât, le strong ou strouil, soit des têtes de sardines passées au moulin de charcutier et mélangées avec de la farine d'arachide ce qui attirait le poisson qui parfois grouillait autour de leurs canots. Leurs rendements étaient meilleurs et il en résultait quelque jalousie. Les Guilvinistes

étaient considérés comme trop "gourmands". Il fut un temps où ils furent accusés de venir manger le pain des croisicais; ces "sales gaouches". "Gaouches", une contraction des "gars en rouge", habillés de cotons rouges. Ce n'était pourtant pas la coutume des guilvinistes de se vêtir en rouge mais plutôt celle des Penmarc'hais qui furent parmi les premiers bigoudens à fréquenter le Croisic. Mais le nom était donné.

Dans les années 30, le mot était surtout utilisé sur le ton de la plaisanterie.

La vie dans un canot pendant de longues semaines n'était guère confortable. Les hommes dormaient côte à côte sur les planches de la petite cale. Milou criquet mousse avec Abraham dans les années 20, devait obtenir l'autorisation du patron pour se rendre au cinéma le samedi soir, à condition de rester sur le pont dans son "kapo braz" pour ne pas déranger les autres dormeurs.



La "Mimi" en pêche au Croisic, J.L. Buannic et C. Stéphan, "debeskant" la sardine.



Migrations Guilvinistes vers les ports du Sud



Équipage du "Gladiateur" au Croisic présentant chacun leur gourde. Au 1^{er} rang : M. Gloaguen, N. Le Cossec, René Cosquer, Louis Coupa. Au 2^{ème} rang : M. Le Coz, Pierre Palud, L. Cossec, Eugène Jacob. E. Floc'h.

La campagne d'été

Environ 250 pêcheurs guilvinistes vivaient de la pêche de la sardine de roque en été, de la fin mai à la mi-novembre. Presque toutes les pinasses étant déjà sur place, il suffisait de quelques jours pour être prêt en gardant le même équipage. À condition d'avoir prévu au départ de mars, le transport de tout le matériel nécessaire, en particulier les nombreux filets bleus aux moules différents.

Pourtant certains bateaux refaisaient le voyage vers le Guilvinec pour récupérer les familles et les baluchons. Logés le plus souvent en garnis, les ménages transportaient moins de meubles et d'ustensiles.

Les pinasses pêchaient dans les parages des récifs de la Blanche, devant l'estuaire de la Loire ou bien dans la direction de Quiberon.

Parfois les Bigoudens des deux ports se retrouvaient dans les mêmes eaux, mais chacun devait revenir vendre dans son port d'attache. Si les Quiberonnais dépassaient la Pointe du Croisic vers le sud pour trouver la sardine, il leur fallait 4 à 5 heures de route pour livrer leur pêche aux usines de Port-Maria.

Par ailleurs, les Croisicais n'étaient pas admis à la vente au port de la Turballe pour ne pas créer d'incidents. On répétait avec exagération que parfois les Turballais sortaient en mer quand les



NOTRE HISTOIRE



Migrations Guilvinistes vers les ports du Sud

premiers Guilvinistes rentraient pour la vente. Ils vivaient à leur rythme et n'étaient pas "gourmands".

Au Croisic, la sardine était débarquée à la cale "Chacun" quand la basse mer interdisait l'accès des bassins. Dans ce cas, le matelot de service, une caisse sous le bras ou sur la tête, devait parcourir plusieurs centaines de mètres pour présenter un échantillon à la vieille criée devant les mareyeurs et les acheteuses des usines (le plus souvent des Bigoudènes). Une grande partie des sardines vendues, surtout les premières arrivées étaient expédiées "en vert" vers les grands centres de consommation voisins ou même parisiens. Des camions généralement, venaient en prendre livraison.

Quand la marée le permettait, les pinasses se rangeaient le long des quais chacune à sa place attitrée; Noël Crédou devant la maison qu'il louait, d'autres devant le café où ils faisaient leurs frais ou leur godaille.

Les filets étaient mis au sec sur les jonchées ces espaces gagnés sur la Grève et non-bâti. Les patrons y avaient disposé leurs "treillennou" ou séchoirs en utilisant leurs anciennes perches de dragues. Une passerelle avait été spécialement aménagée pour y avoir accès.

Les bassins offraient une protection idéale en cas de gros temps mais les pinasses pouvaient être bloquées par la marée descendante. Il fallait alors les déplacer vers l'avant-port, au mouillage. Le retour à bord en canot, en pleine nuit, présentait quelques dangers pour les matelots qui vivaient au Croisic sans leur famille. Une fausse manœuvre dans le chenal où le courant était fort et l'on pouvait tomber à l'eau. Ainsi J. Morvan matelot avec "chacou" se noya sans témoin.

Les sardiniers du Croisic

Nous avons répertorié les pinasses qui fréquentaient le Croisic en été. La plupart avaient pratiqué la pêche à la sardine profonde les mois précédents. Leur présence au Croisic durait donc près de 8 mois consécutifs. Toutefois quelques pinasses après la "sardine don" rejoignaient Quiberon comme la "Jeanne" de Louis Stéphan. Le choix du Croisic plutôt que Quiberon était parfois lié à des raisons personnelles mais pour la plupart des patrons la sécurité qu'offrait le port

était primordiale. Par ailleurs leur désir de pratiquer la pêche de la sardine de printemps guidait également leur préférence.

La distance double à parcourir pour relier le Guilvinec comptait peu quand les familles accompagnaient les équipages. Ajoutons de meilleures conditions d'hébergement au Croisic et un certain attrait de la ville et de l'environnement.

Ne s'installait pas au Croisic qui voulait. Le "Mab Nik Ken", construit en 1934 dût montrer patte blanche avant d'y être admis. Les Croisicais n'étaient pas très enthousiastes de voir le nombre de pinasses augmenter en raison de la faible quantité d'usines sur place.

Le patron Pierre Maréchal qui avait déjà navigué comme matelot saisonnier sur un bateau croisicais avait tout naturellement préféré le port qu'il connaissait bien.



Débarquement de la sardine au Croisic au 1^{er} rang Pierre Palud et Jos Toularastel.



Jeunes marins guilvinistes "de sortie" au Croisic. P. Stephan, P. Cloarec, A. le Cam, A. Vigouroux, E. Larzul entourant Yvonne Le Mauf une croisicaise.

NOTRE HISTOIRE



Migrations Guilvinistes vers les ports du Sud

Plusieurs patrons abonnés à Quiberon ont changé de port pour des raisons personnelles; quelques pinasses ont changé de propriétaire et de port d'attache.

Noms des bateaux	Patrons du Guilvinec	immatriculation
Albertine	Corentin Le Pape (Postollec - l'Apôtre)	
Anna	Charles Pichavant (a pris feu)	
Augustine puis Ste Anne	Marc Tanniou	5434
Ar Mouscoull	Corentin Poullélaouen	
Aurore	Joseph Guéguen	6493
Chell	Michel Carrot (qui avait auparavant commandé le "Pierrik" pour un armateur du Croisic)	5863
Charles Le Goffic puis Le Devoir	Laurent Guichaoua	
Janine	Louis Joncour	
La Colombe	Criquet puis Pierre Tanniou (an dokken)	6192
Gladiateur et l'Incroyable	Louis Coupa	6268 - 6435
Mab Jeanic	Pierre Leroux	6357
Mab Nik Ken	Pierre Maréchal	6222
Diane	Francis le Rhun	6067
Germaine	Germain Poullelaouen	
Guy Christian	Bescond (chacou)	
Marie-Joseph	Joseph Ansquer	6237
Mimi	P.M. Folgoas (Mab Pot Fanch)	6224
Pasteur	J. Marie Nédélec	
Petit Marcel (puis Marc et Marcel)	Yves Primot	6586
Petit Theophile	Théophile Le Rhun	6159
Pourquoi-Pas	Noël Crédou	6571
Quo Vadis	Jean Marie Joncour "quand même"	5748
Sant Per	Joseph Bernard	
Sacré Cœur	René Biger	5932
Théodore Botrel	Jean Tanneau	

Aucune pinasse de Léchiagat ne fréquentait Le Croisic. La flottille croisicaise immatriculée SNC ne comptait que 6 sardiniers. Quel déclin! et encore, ces bateaux n'auraient pas pu prendre la mer sans leurs nombreux matelots saisonniers guilvinistes, sans leurs "gaouches". Leurs patrons étaient les derniers bien évidemment à se plaindre des marins "étrangers".

Benniguet	
Marie Louise	des frères Picot, embarqué Pierre Maréchal...
Bonheur et Souci	puis "Marcel et Claude" de Tassin; embarqués : les Guilvinistes P. Le Lay et son père, Jo Stéphan, Émile Berrou et son fils, P. Larzul, M. Le Moigne.
Étoile du Matin	Jean Le Huédé (Petit Jean), embarqué : H. Sinou.
x	Louis Palud ancien "gaouche" dont l'épouse tenait un café sur le port.
Ça ne te regarde pas	Charles Périon; embarqué : Paul Briec, Jackic Trébern du Guilvinec

Cette dernière pinasse fut construite au Guilvinec aux chantiers Pierre Gléhen dont la réputation s'étendait bien loin vers le sud.

Quand le patron se présenta au bureau de l'inscription maritime pour l'enregistrer, le syndic

des immatriculations lui demanda le nom de son bateau. Réponse obligée : "ça ne te regarde pas" et air offusqué du syndic! L'histoire courut sur tous les quais pendant des années sous différentes versions et avec des personnages divers.



NOTRE HISTOIRE



Migrations Guilvinistes vers les ports du Sud

Il s'y ajoutait une dizaine de Douarnenistes dont "Le Suzanne" d'E. Floc'h dit Trappalov "Loin du Nid" de Ch. Perrot, "Allons-y" (Le patron était surnommé "Pot an Dour Javel" car il exigeait une propreté parfaite de son bateau), "Advenia Redumtum" de Manu Nerrou, dont l'épouse tenait un magasin de rogue et de farine d'arachide. Elle était surnommée "Marie Bleud a Grain" "farine et rogue". Son équipage comprenait plusieurs Guilvinistes dont Albert Trébern et son père.

Avant guerre, comme on le voit, Le Croisic ne devait pas sa réputation de port sardinier aux Croisicais eux-mêmes mais bien aux Guilvinistes et aux Douarnenistes.

Si les patrons croisicais comme "Petit Jean" ne manquaient pas de dynamisme, le "ruban bleu" revenait "quand même" au Guilviniste J.M. Joncour et à son "Quo-Vadis". Noël Crédou avec son "Pourquoi Pas" partagea en 1937, 12 000F alors que la moyenne des gains par homme d'équipage de toute la flottille était de 6 000F. Autre "Shako", Corentin Posstollec. En Général, les années de 1935 à 1939 furent bonnes.



Le "Chell" patron Michel Carrot au quai de la criée en 1937.

Mais depuis des siècles, la pêche à la sardine a toujours craint la rareté du poisson d'argent ou son abondance qui fait chuter les prix, et entraîne la mévente. Les années 30 au Croisic ne furent pas épargnées. Les trop gros apports imposèrent des limitations de captures à 100 kg, voire 50 kg par homme d'équipage, usines et marée ne pouvant tout écouler. Les meilleurs pêcheurs donnèrent à ceux qui ne pouvaient atteindre leurs "quotas" mais on jeta quand même des sardines aux goélands.

Encore fallait-il faire appliquer le règlement librement consenti par les équipages. Les Croisicais imaginèrent alors un système d'auto-discipline qui fonctionna convenablement. Quatre à cinq matelots choisis à tour de rôle dans quelques pinasses restaient à terre et contrôlaient les arrivages. À la fois gardes-pêche et gardes-maritimes on les désignait sous le nom de "Ar Policen". Selon les apports de la semaine, les patrons se réunissaient le samedi pour envisager l'application des mesures et pour désigner les "Policen".

À 9 h du matin les cales suffisamment pleines, beaucoup de sardiniers se rangeaient déjà le long du quai.

En 1935 des dizaines de milliers de sardines furent jetées à l'eau dans les ports du Morbihan et de Loire inférieure. Les marins se mirent en grève et exigèrent un prix minimum. Les Turballais et les Croisicais interrompirent cette grève car ils ne se sentaient pas tout à fait concernés, une grande partie de leurs apports étant écoulee par les mareyeurs.

Pour augmenter les débouchés vers les grandes villes, l'aviateur Marchesseau installé au Pouliguen proposa la création de la compagnie nantaise de navigation aérienne pour le transport direct des sardines de l'aérodrome de la Baule-Escoublac vers Paris. A bord de son latécoère, Marchesseau inaugura le 1er août 1935 le premier vol de sardines en atterrissant au Bourget avec à son bord 20.000 sardines. Devant le succès de l'opération, trois avions furent mis en service mais les mareyeurs dénoncèrent l'accord entre les pêcheurs et la compagnie et l'entreprise capota.

NOTRE HISTOIRE



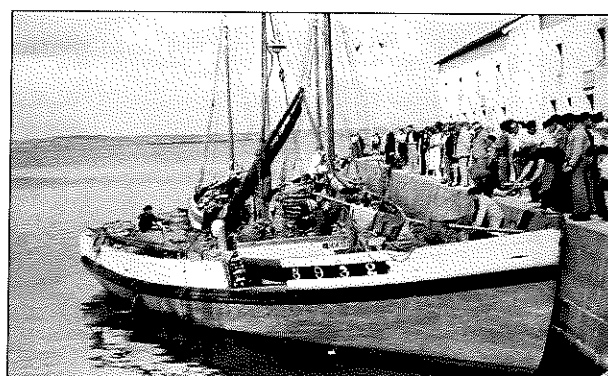
Migrations Guilvinistes vers les ports du Sud

LA VIE AU CROISIC

La vie des marins guilvinistes au port du Croisic était sensiblement la même qu'à Quiberon. Pourtant bien qu'il y fût plus facile de descendre à terre, les hommes le plus souvent, préparaient la cotriade à bord. Sans doute parce qu'ils pouvaient plus aisément y amener leurs victuailles. De nombreuses cartes postales montrent des scènes de repas sur le pont autour du grand chaudron; des scènes pittoresques visibles des quais.

Néanmoins, en cas de mauvais temps, les cafés offraient leur salle à godaille où les enfants des matelots goûtaient la soupe de sardines.

Plusieurs membres de l'équipage avaient laissé leur épouse au Guilvinec et vivaient seuls de 4 à 8 mois dans la pinasse avec les célibataires. Comme à Quiberon, après les corvées du samedi matin, au repas de midi, tout l'équipage se retrouvait devant un bon râteau. Et le dimanche, chacun avait droit à 10 F pour le restaurant.



Le Sacré Cœur au quai de la criée. Les jeunes garçons à bord aident au débarquement de la sardine.

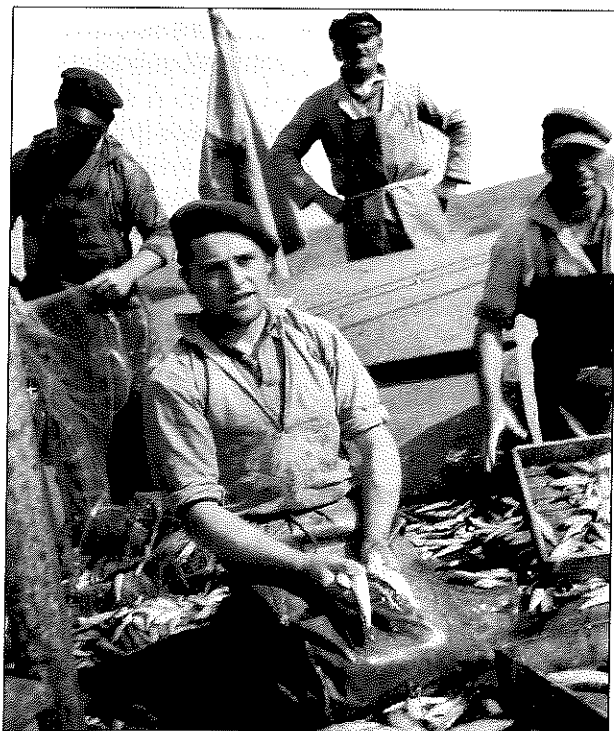
Se loger au Croisic

Les familles des patrons et celles de nombreux matelots séjournaient plusieurs mois par an au Croisic. Les enfants d'âge scolaire rejoignaient leurs parents au début des vacances d'été. Les tout petits prenaient le bateau au départ de juin; Marc Primot n'avait qu'un an quand il embarqua la première fois sur le "Petit Marcel", H. Guichaoua, 3 semaines seulement, et Michel Carrot.

Les logements proposés étaient simples comprenant une chambre et un coin cuisine; (chez les particuliers, à l'étage des cafés, chez Redor le coiffeur etc...) Le patron disposait en plus d'un appentis, grenier ou cave pour le ramendage en équipe. On dormait à 6 dans la même chambre s'il le fallait sur paillasses par terre. Quand la mère de famille était aide-ramendeuse dépanneuse elle réparait même les filets dans la chambre à coucher!

Point de maisonnettes spécialement construites pour les immigrés, pas de cour des miracles croisicaise. Néanmoins l'annexe de l'hôtel Masson donnant sur les quais était célèbre; elle logeait 21 ménages guilvinistes. Ce n'était pas le luxe mais l'hôtel avait été construit pour les touristes et disposait de certaines commodités, l'eau, les wc communs et le gaz de ville! L'intérieur était pourtant quelque peu délabré et le mobilier sommaire. Des caisses à étagères remplaçaient les buffets.

Curiosité, tous les matins le marchand d'eau potable passait dans les rues (héritage du moyen-âge), son grand tonneau tiré par un cheval. En somme des conditions meilleures qu'à Quiberon. Pensez-donc, les quais étaient déjà éclairés par des lampadaires!



Le tri des sardines dans la pinasse "l'Incroyable". Au premier plan P. Tirilly, P. Palud, en arrière L. Coupa le patron.



NOTRE HISTOIRE



Migrations Guilvinistes vers les ports du Sud

La plupart des logements loués se trouvaient face au port ou dans les abords immédiats.

Pouvait-on parler de quartier guilviniste ou gaucho ? Peut-être; on y parlait breton, haut et fort ! D'une année à l'autre, les locataires changeaient de domicile. L'hôtel Masson a vu défiler des dizaines de Guilvinistes. Dans cette ville touristique - station balnéaire depuis 1820 - la demande de locations était forte et l'on cherchait toujours mieux.



Sur le quai du Mont Lenigo en 1939, les dentellières.



Jeunes filles ouvrières d'usine et dentellières posant avant la promenade au Croisic. Rosa Cossec, Cécile Le Pape, Aug. Lucas, Odette le Cossec, Andréa Ronarc'h, Antoinette Le Cossec.



Andréa Ronarc'h, A. Kerneis et F. Tanneau.

Les enfants

Après la migration des adultes de juin, celle des enfants commençait dès la fin des classes. Un car Le Coz spécial les emmenait rejoindre leurs parents qu'ils n'avaient pas vu depuis plusieurs semaines voire plusieurs mois quand il s'agissait d'enfants de patrons. A l'inverse des vacances d'aujourd'hui qui souvent peuvent signifier séparation, celles des années 30, pour les petits Guilvinistes permettaient les retrouvailles.

Quand le car, parti le matin vers 8 h du Guilvinec abordait les marais de Guérande vers 16 h, les enfants reconnaissaient les lieux et criaient de joie.

Là-bas, ils étaient le plus souvent livrés à eux-mêmes; leurs mères travaillaient à l'usine, au ramendage ou vendaient de la dentelle. Tous se retrouvaient au port à ses abords. Les garçons fouillaient la grève de Saint-Jean de Dieu pour chercher des palourdes et à marée haute nageaient dans les bassins, jouaient dans les canots, pêchaient des prêtreaux, attendaient la rentrée des bateaux qu'ils reconnaissaient l'un à son mât, l'autre au bruit de son moteur quand il se rapprochait.

Non loin du quai, le Mont Lénigo formait un espace de verdure boisé qui avait ses attraits. Les plus petits et les fillettes jouaient auprès des mères qui réparaient les filets ou qui vendaient de la dentelle au pied du mont. Les plus grands surveillaient les petits. Parfois des fillettes étaient prises en charge par des amis touristes qui les emmenaient à la plage.

Aux abords du port le danger était partout, mais on nota peu d'accidents. Néanmoins W. Trébern à 11 ans en 1939 trouva la mort un soir dans un bassin au cours d'une panne des lampadaires. Jos Le Lay, à 3 ans tomba à l'eau à marée haute. Aussitôt Marcel Le Roux dit "cellon" plongea de sa pinasse et le récupéra saint et sauf.

Le dimanche les parents conduisaient les enfants à la plage du Lin, "dar plage ar baourien" (à la plage des pauvres) par opposition à celles du Pouliguen ou de la Baule plus huppées. Parfois à la pâtisserie où disait-on (Merc'hed Douarnenez a bassez o amzer da zibi gwastell pad ar zeun) "les femmes des patrons douarnenistes passaient leur temps toute la semaine à manger des gâteaux".



Migrations Guilvinistes vers les ports du Sud

Pour beaucoup de ces enfants ce furent des années merveilleuses. Rien d'étonnant à cela. L'ensemble touristique le Croisic - la Baule leur offrait de nombreuses attractions.

En 1936, plusieurs de ces enfants de pêcheurs qui traînaient sur les quais ou dans les grèves furent sollicités pour devenir figurants lors du tournage du film "la glu" avec la star de l'époque Marie-Bell. Quel magnifique souvenir ! On les fit courir sur les quais, grimper et redescendre les échelles des bassins etc...

Bon nombre d'entre eux restaient avec leurs parents jusqu'au 11 novembre date de la fin de la campagne de sardine de rogue. Jusque là, ils étaient scolarisés au Croisic. Généralement bien appréciés des instituteurs, ils l'étaient moins des petits Croisicais car les "gaouches" parlaient breton et semblaient se moquer d'eux... d'où quelques bagarres sans gravité.

Le changement d'école pouvait nuire à la bonne scolarité par les perturbations qu'il entraînait. Par contre le contact avec une population "non bretonnante" faisait d'eux des bilingues.

Les adolescents et les jeunes gens partaient le dimanche à pied ou en tandems loués vers la Baule, Escoublac et même Saint-Nazaire ou encore à Saillé au pardon des châtaignes. Il valait mieux éviter les bandes de "durs" de Saint-Nazaire qui venaient au Croisic pour chercher la bagarre.

A la salle des fêtes de la ville où jeunes marins et ouvrières allaient danser, une bigoudenne et Jackic Trébern obtinrent le premier prix de valse des festivités.

Activités liées à la pêche

Comme on l'a vu dans l'étude sur Quiberon le départ de milliers de Guilvinistes vers le sud avait pour conséquence un manque à gagner pour les commerçants du Guilvinec. Certaines professions comme les fournisseurs d'articles de pêche restaient en relation avec leur clientèle dispersée. Il n'en était pas de même pour Mme Briec, patronne du bar "au retour des langoustiniers" qui préférait mettre la clé sous la porte et suivre son époux au Croisic avec ses enfants. Elle trouvait ainsi que son aînée du travail à l'usine. Inversement de jeunes ménages guilvinistes désireux de créer une entreprise commerciale optèrent pour le Croisic assurés d'y trouver une



Jeunes bigoudennes de sortie au Croisic. Christiane Leroux, M. Trébern, M. Coïc, M. Jaouen, M. Buannic.



Dentellières : X, X, Joséphine Larzul, Anna Jaouen, Albertine Cossec, en attendant l'arrivée de la sardine.

clientèle de compatriotes. Ainsi Désiré Biguais époux de Germaine Le Brun ouvrit sur le quai le bar "l'escale" fréquenté naturellement par les Bigoudens qui pouvaient y préparer la godaille.

Auguste Coïc, musicien de Pont l'Abbé mais époux de Lisette Le Brun fit de même puis agrandit son bar qui devint le grand restaurant "Le Bretagne" animé les jours de noce et de fête par l'orchestre "Yann Breizh" du patron. Leur fils Pierre prit la succession.

Notons aussi la création du café de Mme M. Biger tout près du quai et des pêcheurs guilvinistes.

Nous avons déjà cité les mareyeurs du Guilvinec installés au Croisic pendant la saison (Garrec, Stephan-Cleac'h, Louis Le Brun et son frère Jean installé à Douarnenez). Louis, de 1934 à 38, arrivait en mars accompagnant les pêcheurs de "sardin don" et emmenant son personnel.



NOTRE HISTOIRE



Migrations Guilvinistes vers les ports du Sud

Le patron devait loger R. Le Breton, J. Le Berre, J. Joncour qui mangeaient aussi à la table de la famille Le Brun. Les sardines étaient mises en caissettes avec quelques poignées de sel et expédiées par fardeaux vers Tours, Blois, Vierzon etc ...

Pierre Tirilly installé au Croisic définitivement employait Marie Cleac'h et Marie Le Roy qui déjeunait à sa table le dimanche en femme de confiance. L'entreprise assurait en outre l'expédition des moules provenant des parcs du Traict.

Georges Chacun, fils de Paul le fondateur de l'usine de Men-Meur créa lui aussi sa propre entreprise de mareyage puis développa en relation avec son beau-père négociant à la Turballe, un magasin de fournitures à l'amont de la pêche, dont rogne et farine d'arachide. Sur la jonchère de Lénigo, Georges avait installé un dépôt de bidons d'essence concurrençant la coopérative des pêcheurs du Croisic (les patrons du Guilvinec n'y avaient pas leur annexe). Il employait également des Guilvinistes comme A. Jacob et le collégien Jos Jaouen chargé en autres fonctions de vendre l'essence. On sait que les Douarnenistes avaient aussi leur fournisseur "Marie Bleud a grain".

A la tête d'une belle entreprise, Georges Chacun roulait dans une belle "voiture de luxe" qui émerveillait les enfants (c'était l'expression de l'époque pour désigner les voitures particulières). On disait avec admiration qu'il allait le dimanche à la messe au Guilvinec !

Plus tard, Germaine Signor, crêpière au Guilvinec, ira fonder le même commerce au Croisic.

Les entreprises croisicais employaient à de petits boulots d'été de jeunes guilvinistes qui avaient suivi leurs parents. L'un comme F. Le Rhun à la cuisine de l'hôtel restaurant de la salle, l'autre à l'expédition des moules etc...

Cécile Quideau (la future patronne du bar "le rocher" au Guilvinec) travaillait chez l'un des grands ostréiculteurs et mytiliculteurs du traict près du Mont Lesprit. Elle était devenue la femme de confiance de l'établissement. Les marins-pêcheurs qui la connaissaient bien, allaient lui dire un petit bonjour et repartaient avec une "godaille" de moules.

Les ouvrières d'usine

On l'a vu le Croisic par rapport à Quiberon était davantage tourné vers l'expédition des sardines "en vert" en raison de la proximité des grands centres de consommation et de l'existence d'un noeud ferroviaire capable d'assurer le transport rapide vers toutes les régions de France.

Aussi le port ne possédait que 4 usines, Bayon, Philippe et Canaud, Lefèvre et Chacun. Les deux dernières, aux capitaux finistériens, (Mme Lefèvre était la propre soeur de Paul Chacun) étaient de construction récente. Les Guilvinistes qui fréquentaient le Croisic dans les années 30, les ont vu sortir de terre. L'usine Chacun qui



À l'établissement ostréicole, Cécile Quideau recevant des compatriotes guilvinistes.

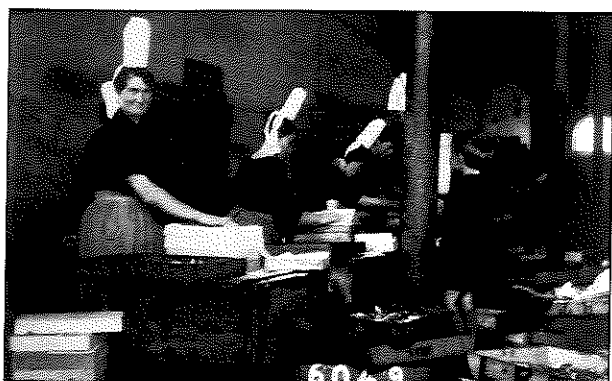


Dans le magasin de Louis le Brun à la criée du Croisic, les employées bigoudennes mettent les sardines en caissettes pour l'expédition en vert. Jeanne Joncour, Anna Jaouen, M.L. Coïc (Mme Joncour) et autre Mme Joncour.

NOTRE HISTOIRE



Migrations Guilvinistes vers les ports du Sud



Magasin de marée de Louis le Brun en 1938, Jeanne Joncour, Joséphine Larzul, Marlène Stéphan, le petit garçon est Joseph le Lay.

employait de 80 à 100 ouvrières était dirigées par Mr Le Bars qui termina sa carrière à Men-Meur. Elle n'était autre que l'usine de Saint-Nazaire, démontée et déplacée en 1937 vers le Croisic pour se rapprocher des lieux d'arrivage de la sardine.

Toutes les quatre recrutaient beaucoup de saisonnières dans la région du Guilvinec et dans celle du Cap Sizun. Pour Chacun, Marie Jégou fut chargée d'engager de nouvelles ouvrières parfois en les détournant de Quiberon comme MT Biger, M. Coïc, M. Buannic, A. Le Pape, M. Durand etc... Les ouvrières de Chacun-Guilvinec étaient autorisées à suivre éventuellement parents ou mari au Croisic, tout en étant assurées d'être reprises après la campagne d'été.

Pour les saisonnières, les avantages étaient réels. Elles étaient payées au mois, même si les apports de sardines étaient insuffisants. On les logeait à l'usine dans des chambrées neuves avec lavabos communs et un lavoir pour le linge personnel. Une cuisinière désignée préparait les repas. Lefèvre recrutait ses 80 à 100 ouvrières pour moitié dans le Morbihan et pour l'autre moitié dans la région bigoudenne et celle du Cap. Son acheteuse comme celle de Bayon portaient la coiffe bigoudenne.

Le trop plein de sardines de l'usine Chacun pouvait être transporté de nuit en camions bâchés vers le Guilvinec.

Dans les années 80, l'usine Lefèvre fermera ses portes mais sa marque sera reprise par Chacun !

Relations entre le Guilvinec et les "émigrés" du Croisic

Une absence si longue de leur port d'attache était dure à supporter par certains matelots séparés de leur famille. Heureusement le car Le Coz, en cas d'évènement important faisait la navette.

Le 15 août au pardon de la Joie en Penmarc'h, la tradition voulait que quelques pinasses reviennent au Guilvinec en un rapide aller-retour en profitant pour prendre livraison de filets neufs.



Quelques bigoudennes sans leur coiffe à l'usine Lefèvre du Croisic vers 1938. 1^{er} rang : Marcelle Briec, J. Quéméner, M. le Pape, x Garrec, Mimi Trébern.

2^{ème} : rang Mme Quiniou, M.J. Courtès, Lisette le Coz, Amélia Monot, L. Trébern,

Du Croisic, les pêcheurs expédiaient par mandat leurs gains de la semaine à leur épouse restée au pays. Attention cependant entre matelots du même bord à s'accorder sur le montant versé.

De nombreux pêcheurs du Guilvinec étaient engagés politiquement dans ces années 30. Depuis 1935, la municipalité était dirigée par une majorité de communistes élus au second tour à la suite d'une triangulaire. Le maire était Marc Scouarnec, un patron-pêcheur et la quasi-totalité des adjoints et conseillers, étaient des marins.

L'émigration vers le Croisic n'avait pas coupé les liens politiques entre les deux communautés. Il existait même un suivi entre les militants et les sympathisants séparés. Quelques conseillers et un adjoint basés au Croisic pour la saison, vendaient sur les quais l'hebdomadaire communiste "La Bretagne" où étaient évoqués entre autres les problèmes de la pêche bretonne. Cent à 150 exemplaires étaient livrés aux habitués. On peut dire que plus des 3/4 des pêcheurs patrons y compris votaient plutôt rouge aux élections, (communiste, socialiste ou radical).



NOTRE HISTOIRE



Migrations Guilvinistes vers les ports du Sud

1936 ce fut l'année des élections législatives et la création du Front Populaire. Plus de 200 électeurs inscrits sur les listes du Guilvinec se trouvaient au Croisic à la "Sardin don" ou dans les canots, le 26 avril date du premier tour.

Dans la circonscription comprenant Douarnenez et le Pays Bigouden Me Queinnec se présentait contre 3 candidats de la Gauche.

Il prit l'initiative de faire venir du Croisic à ses frais un car de marins sympathisants sous la conduite de S. Le Rhun. Plusieurs pêcheurs de l'autre bord se mêlèrent sans vergogne aux amis de Me Queinnec.

Malheureuse initiative ! Au second tour où restaient en lice le radical-socialiste Me Le Bail de Plozévet et Me Queinnec, la Gauche battit le rappel. On a répété depuis que les candidats n'avaient pas, l'un comme l'autre, oublié de payer à boire à leurs électeurs du Croisic ! et que le vin coulait à flot ! ce qui était vrai à l'époque à toutes les élections.

Le 3 mai ce furent 4 à 5 cars payés par le Bail qui prirent le départ de bonne heure du Croisic sous la direction de Pierre Maréchal, patron du Mab Nikken, adjoint au maire du Guilvinec.

En traversant les villes comme Vannes ou Lorient, les marins chantaient à tue-tête l'Internationale devant les promeneurs ébahis ! 6 à 7 heures de trajet, entrecoupées de quelques arrêts pour "soutenir le moral".

Cette fois des "blancs" s'étaient mêlés aux "rouges" comme les patrons du "Sacré-Coeur", du "Sainte-Anne" ou du "Marie-Joseph" au grand dam de Marc Scouarnec présent à l'accueil au Guilvinec. Le maire en fit le reproche au chef du convoi : "*Ha peus lesket'neu da zont ganeoc'h*" (vous les avez laissé venir avec vous). Pierre Maréchal, tout contrit ne pouvait que hausser les épaules ! "*Pe'a'm'ije goet ?*" (qu'aurais-je dû faire ?).

A cette époque, les femmes ne pouvaient voter, ni être éligibles; le poids de ces hommes venus de loin pouvait être déterminant. Au Guilvinec, la gauche l'emporta largement en augmentant son score du premier tour de 150 voix (Queinnec de 40 voix) ce qui permit à Albert Le Bail d'être élu député à 14 voix seulement de majorité dans l'ensemble de la circonscription !

LES MIGRATIONS DÉFINITIVES AU CROISIC

Les premiers Bigoudens qui s'installèrent à l'année au Croisic, puis définitivement, ne furent pas des Guilvinistes mais des Penmarc'hais de la famille Nignon-Cloarec. Les abords de la Presqu'île avaient en effet la grande réputation d'être riches en crabes, homards, crevettes, voire langoustes. C'était le "métier" de beaucoup de Penmarc'hais dans leurs canots à misaine sur les rochers qui entourent la Pointe Bigoudène comme celui des gars de Lesconil dans les parages des Glénan.

Ces derniers vers 1918-1920 vinrent en nombre au Croisic (plus d'une vingtaine de petites unités). Parmi les premiers, les familles Primot, Le Brenn, Le Cam... Ce sont eux les "gaouches", les gars en rouge qui en fait ont concurrencé les canots locaux. Les Penmarc'hais, et les Lesconilois bien plus que les Guilvinistes portaient en effet des cotons rouges.

Vinrent aussi des pêcheurs de Sainte-Marine comme les Diquélou qui engagèrent comme matelot P. Vénec. Quelques Guilvinistes eurent le même parcours; ainsi Y. Le Rest de Lostendron.

Pour établir une comparaison avec les installations définitives de nos compatriotes à Quiberon, nous avons fait des comptages pour le Croisic sur la même tranche d'âge, soit pour les Guilvinistes nés entre 1880, date de la création de la commune et 1914 excluant donc les plus âgés nés à Plomeur et les plus jeunes. Exclues aussi ceux de Léchiagat.

Alors qu'à Quiberon, 110 anciens Guilvinistes sont décédés dans cette tranche d'âge, ils sont 70 au Croisic; ce qui est important si l'on compare les seules pinasses sardinières des 2 ports (50 pour 25). Il faudrait par ailleurs y ajouter ceux qui sont



Vendeuse de dentelle au Croisic, Mme Poullelaouen.



Migrations Guilvinistes vers les ports du Sud



Les dentellières au Mont Lénigo en 1935. J. Le Dréau, M.L. Jolivet, M. Le Pape, une touriste.

décédés dans les communes environnantes, le Pouliguen, la Baule.

Il nous sera impossible de les citer tous. Nous notons surtout des couples qui ont vécu une partie de leur vie au Guilvinec; Simon Charlot et M. Buannic, P.J Durand et F. Claquin, J. Jaouen et P. Coïc, J. Rohou et M. Coïc, Lucien Durand et M. Courtès, Olga Simon et P. Le Bec, J.M. Le Bleiz et A. Garo.

Le fait de séjourner au Croisic 8 à 9 mois consécutifs correspondant aux 2 campagnes de pêche facilita la migration définitive, d'autant plus que dans les années 30, l'hiver au Guilvinec n'était guère réjouissant pour la pêche.

Ajoutons PM Le Rest et ML Cleac'h, E. Le Floch et J. Moullec, C. Le Pape et G. Stéphan, PM



L'équipage du Diane en tenue de sortie le samedi après-midi. Accroupis : Francis Le Rhun (fils), F. Le Rhun cousin, F Le Rhun (père et patron). Debout : Cossec, JMP, Jos Guéguen, Jules Séphan, Ton Moigne.

Buannic et M. Coïc, S. Guichavoia et A. Le Faou, J. Cleac'h et M. Le Rhun.

On peut remarquer le petit nombre d'ouvrières d'usine mariées à des croisicais (sinon M. Tirilly avec P. Souillet ; Y. Biger avec E. Le Beller, Olga Coïc avec F. Quérel. Peu également de jeunes marins mariés à des Croisicaises : L. Jolivet avec Rose Hugot... P.J. Durand un soudeur avec F. Braud.

Famille Goascoz

Pour des raisons bien compréhensibles, l'implantation au Croisic s'est faite souvent par groupes familiaux.

Les frères Goascoz fréquentèrent le port dès les années 20 et s'y fixèrent. Laurent, époux de Philomène Joncour possédait une chaloupe sardinière; Guillaume marié à J. Gloaguen de Léchiagat faisait seul les casiers dans son canot à misaine. Tous les ans, deux autres frères célibataires les rejoignaient tout naturellement pour les saisons de sardines. Leur soeur et son époux P. Tanneau ont failli y rester définitivement après avoir passé plusieurs hivers entre le Croisic et Saint-Nazaire.

Nous retrouvons un parcours semblable dans la famille Trébern "Yann" avait 7 fils. Eugène dit "Pesket dreign" (poisson à arêtes !) époux de H. Bescond, Jackic et You Trébern s'embarquèrent très tôt sur des bateaux croisicais et ne rentrèrent plus au Guilvinec en fin de saison. Deux autres frères faisaient régulièrement les campagnes de 8 mois mais passaient l'hiver à leur port d'attache. L'un Jean Marie "Ar Mousté" avec son fils Albert étaient saisonniers avec un Douarneniste, l'autre "Yann Ar Gad" était embarqué avec Corentin Postollec. Épouse et fille de Yann vendaient de la dentelle sur les marchés alentour.

Le fils Jean Bi Trébern avait tout jeune commencé à jouer au football au stade croisicais. La guerre a provoqué une rupture du cycle annuel les contraignant à revenir au Guilvinec.

LES GUILVINISTES AU CROISIC PENDANT LA GUERRE

On l'a vu, la flottille sardinière se trouvait en pêche dans le sud quand la guerre fut déclarée en septembre 1939. Pour les familles des pêcheurs contraints de rejoindre rapidement leur port d'attache, c'est aujourd'hui un souvenir de



NOTRE HISTOIRE



Migrations Guilvinistes vers les ports du Sud

cauchemar épouvantable. Parmi les bagages entassés sur le pont, femmes et enfants, malades le plus souvent, dans une mer grosse souffrirent durant 11 h de trajet.

Sur le Mimi une adolescente resta agrippée au mât pendant tout le voyage. Placés à l'avant, les passagers essuyaient des petits paquets de mer.

Après 5 h de route, ceux du "Chell" capitulèrent. Il fallut les débarquer à Quiberon pour qu'ils terminent le parcours en train.

En juin 1940, les pinasses dont les patrons ne furent pas mobilisés commencèrent la saison au Croisic. Mais elles furent réquisitionnées pour transporter vers l'Île d'Yeu des éléments de l'armée française en retraite ou en détresse, dans l'espoir d'un embarquement vers une autre destination. Puis vers le 20, fuyant devant les Allemands proches de Saint-Nazaire, les Guilvinistes rejoignirent en toute hâte leur port d'attache où ils furent accueillis par les Allemands eux-mêmes arrivés avant eux dans leurs side-cars.

L'exemple de "L'Incroyable"

Le parcours aux nombreuses péripéties des sardiniers nous est révélé par le livret de bord de "L'Incroyable", miraculeusement conservé par le patron Louis Coupa. Imposé par les Allemands pour contrôler les allées et venues des navires, ce livret note les ports fréquentés, les tonnages de la pêche, contresignés par les soldats de la douane ou GAST.

Dès fin juin 1940, le calme étant revenu, les visages des occupants semblaient rassurants, "l'Incroyable" repartit vers le Croisic continuer la saison ; il restait à bord de la rogue à consommer. Le 5 juillet, l'administrateur du Croisic permit à "l'Incroyable" de sortir la nuit. Un ausweiss du 19 juillet du commandant de la place autorisa Louis Coupa en sa qualité de pêcheur à se déplacer sur la voie publique entre 23 h et 6 h du matin.

"L'Incroyable" n'était pas seul. Le "Mab Jeanic" avec la famille du patron P. Leroux, le "Sacré-Coeur" etc. l'avaient suivi. Par contre, le "Mab Nikken" déclassé, le "Diane", le "Chell" ne furent pas du voyage comme "Ar Mouscou" qui avait gagné l'Angleterre et la France Libre.

Curieusement, les sardiniers qui fréquentaient Quiberon, plus proche, restèrent au Guilvinec.



L'équipage de "l'Incroyable" vers 1937. H. Toularastel, P. Palud et son petit garçon, P. Tanneau, L. Cossec, P. Tirilly, -É. Cossec, P. Tirilly (père), L. Coupa, M. Coupa, J. Toularastel.

Nous retrouvons "l'Incroyable" - le cachet de la GAST faisant foi - de juin à octobre 1941 au Croisic, saison exceptionnelle de sardines.

Il fit peu de sorties en raison des restrictions d'essence (22 jours dans la saison) mais le 5 septembre il ramena 1,7 t et le 30, 3t. Pour économiser le carburant, les pinasses étaient regroupées 3 par 3 ("l'Incroyable", "le Devoir, le Mimi"). Une seule d'entre elles, à tour de rôle sortait en mer traînant derrière elle les canots des deux autres avec les filets et la rogue.

Plusieurs familles accompagnaient les équipages. Il était d'ailleurs plus facile de se loger en l'absence de touristes. Certaines y sont même restées l'hiver, les hommes trouvant des possibilités de travail du côté de Saint-Nazaire, les femmes vendant de la dentelle sur les quais ou sur les marchés de la Baule, Pornichet etc. Saint-Nazaire, qui regorgeait d'allemands leur offrait une clientèle très intéressante surtout parmi les officiers.



Équipage du "Sacré Cœur". R. Biger, E. Trébern, J. Le Pape, Au fond, A. Le Coz.



Migrations Guilvinistes vers les ports du Sud

L'usine Chacun continuait de travailler. MT Biger, M. Jégou; M.Coïc, M. Glaz y ont fait la saison d'été malgré les difficultés de ravitaillement. Tous les soirs la patrouille allemande rendait visite aux usines pour s'assurer que la "défense passive" était bien appliquée.

En 1942, la roque de Norvège était devenue introuvable, comme les tourteaux d'arachide. Des ersatz, les ont remplacés. "l'Incroyable" pêcha cette année dans la Baie de Concarneau.

Péripéties de guerre

La navigation dans les eaux proches des grands ports bombardés par l'aviation anglaise n'était pas sans danger. Le "Marcel Claude" de Tassin sauta sur une mine en 1942. Il n'y eut qu'un seul survivant, un Guilviniste qui resta accroché à une épave mais qui perdit une jambe des suites d'une blessure.

Le raid anglo-canadien sur Saint-Nazaire entraîna le repli de la petite colonie guilviniste des chantiers de Penhoët vers le Croisic (ch. Guichaoua).

En 1943, la "Colombe" de P. Tanniou, accompagné de "l'Albertine" rejoignirent le Croisic à la voile en prenant le vent de NW après avoir dépassé les récifs des "Ghistry" et cap au SE par vent arrière.

En voulant aborder Houat pour relâcher pendant la nuit, les pinasses essuyèrent des coups de feu des Allemands qui occupaient l'île. Face à Saint-Nazaire au mouillage pour la pêche du maquereau de ligne, "la Colombe" eut une surprise désagréable en relevant l'ancre. L'équipage vit avec effroi une mine remonter à la surface. La chaîne venait d'accrocher tout un chapelet. Il fallut d'infinies précautions pour qu'enfin la mine se décroche.

Le Croisic se trouvait aux premières loges pour l'observation du front aérien. Bombardiers anglais et forteresses volantes américaines se relayaient pour pilonner la base sous-marine allemande de Saint-Nazaire. Un de nos compatriotes Auguste Cariou émigré au Croisic avec ses parents en 1933 à l'âge de 6 ans fut le témoin et l'acteur d'un épisode de la guerre.

Le 3 janvier 43 embarqué à bord d'un canot mi-voile, mi-moteur qui pêchait au chalut à perche, il assista au lever du jour à un combat aérien.

Des bombardiers revenant de Saint-Nazaire furent pris en chasse par les avions allemands. Trois forteresses furent abattues et l'une d'elles tomba à l'eau devant nos pêcheurs. Les pilotes avaient eu le temps de sauter en parachute alors que la D.C.A. tirait toujours.

Les pêcheurs s'empressèrent de les secourir. Un aviateur était sain et sauf mais un second grièvement blessé. Auguste réchauffa le premier vivant en le descendant dans le poste-moteur et débarrassa le blessé qui semblait être le chef de ses papiers secrets comme la route à suivre pour éviter les batteries de D.C.A.

Les allemands du port qui avaient tout vu s'inquiétèrent peu du blessé mais conduisirent le survivant sous bonne escorte à la kommandantur. En passant devant des marins guilvinistes groupés sur le quai, l'Américain eut l'audace de leur faire le V de l'espoir et de la victoire future.

Evacuation des guilvinistes

Après le débarquement et l'action conjuguée des troupes américaines et des F.F.I., les allemands se retranchèrent dans une poche englobant la région de Saint-Nazaire, la Baule, le Croisic. Les autorités alliées dont Koenig le chef des F.F.I., décidèrent de ne pas donner l'assaut comme à Brest pour ne pas triompher sur un champ de ruines. L'armée Patton, libérée pour d'autres tâches laissa le rôle d'assiégeants aux F.F.I.

La population maritime du Croisic dont de nombreuses familles guilvinistes et les ouvrières d'usine etc, se trouvait dans une situation délicate.

Une trêve de 24 h entre allemands et militaires français permit aux réfugiés guilvinistes d'être évacués par le "dernier train" qui traversa les lignes allemandes. Accueillis par les F.F.I. ils furent évacués vers Nantes et conduits par des camions vers le Finistère.

Parmi eux les Guichaoua, Le Marc Le Roux Trébern, accomplirent un périple de plusieurs jours avant de revoir le Guilvinec.

La guerre avait provoqué une rupture dans ces familles. Sans ces événements sans doute, beaucoup plus de Guilvinistes seraient restés définitivement au Croisic.



NOTRE HISTOIRE



Migrations Guilvinistes vers les ports du Sud

LES GUILVINISTES AU CROISIC APRÈS LA GUERRE (1945-1955)

Les pêcheurs croisicais de souche déjà peu nombreux avant-guerre se détournèrent du métier. Question de mentalité ou de dynamisme ? Ils orientèrent plutôt leurs fils vers les chantiers navals de Penhoët. Les quelques dizaines qui continuèrent n'avaient pas l'ambition de leurs ancêtres rouliers des mers. Ils se contentèrent de tout petits canots de un à 2 hommes pratiquant la toute petite pêche à la crevette, au maquereau ou aux crabes.

En été, ils s'engagèrent sur les bolincheurs des patrons guilvinistes. Trois croisicais de souche seulement, construisirent des unités assez importantes. Aussi l'activité portuaire aurait quasiment disparu sans le dynamisme des Guilvinistes.



Une partie de l'équipage du "Mimi" au Croisic en 1947. Jean Le Coz, Cossec (Freil du), Clément, Germain Guonac'h, Pierre Le Pape.



"Ar Mouscou" après la guerre au Croisic.

On ne peut citer tous ces patrons. Notons les frères Goascoz, Corentin Le Pape (Postollec, dont le surnom s'est transmis de génération en génération - aujourd'hui en core un chalutier porte le nom des "12 apôtres")

Corentin recrutait une partie de son équipage au Guilvinec. Il logeait ces saisonniers (l'Garo) dans sa grande maison.

Joseph Le Rhun dit "Petit-Gros", arrivé avec ses parents au Croisic vers 1920. Son dernier bateau portera d'ailleurs ce nom "Petit-Gros".

Noël Crédou séjourna pendant la plus grande partie de la guerre au Guilvinec et se fixa définitivement au Croisic après le conflit de 1946 entre patrons et matelots au chalutage sur les parts respectives des uns et des autres. Reprenant d'abord la pêche au filet droit, il adopta la bolinche en 1948 sur son "Pourquoi pas" recrutant en majorité des saisonniers guilvinistes comme B. Durand dont le fils est né au Croisic.

Germain Le Rhun, attaché à Quiberon avant-guerre, pratiqua le chalutage au Guilvinec avec le "Lucette" et se fixa en 1947 au Croisic entraînant plusieurs de ses matelots comme René Coïc. Germain Berrou, Jos Pape dont l'épouse vendait de la dentelle etc.

Réflexion d'un Croisicais d'origine qui fut matelot pendant 13 ans avec G. Le Rhun ; *"Ce qu'ils ont ramené comme argent au port du Croisic !"* Tous deux ont acheté de grandes maisons dans la vieille ville.

Citons encore des patrons plus jeunes : José Le Cleac'h et sa "Petite Maryse", Pierre Le Cleac'h et l'"Astre du Marin", Edmond Jaouen et "L'Insoumise" Joachim Cossec patron du "Pescadou", Germain Berrou du "A Dieu Vat", Etienne Cossec et "Ma Colombe" dont le fils est devenu mareyeur au Guilvinec, Jeannot Claquin qui abandonna la pêche pour commander la grande drague de Saint-Nazaire, Eugène Le Brenn qui termina sa carrière en Afrique comme commandant de gros bateaux etc...

Et des Douarnenistes comme Albert Nerrou dont l'équipage comprenait H. Billien, Ch. Bescond, J. Le Roy, recrutés au Guilvinec P. Nerrou futur patron du "Bérénice".

Le mouvement saisonnier de la pêche à la "Sardine don" disparut et celui de la sardine de rogue s'amenuisa. En 1946, quelques pinasses

NOTRE HISTOIRE



Migrations Guilvinistes vers les ports du Sud



La "Lucette" de Germain Le Rhun.

seulement, rejoignirent le Croisic comme le "Sacré Coeur", "Marie Joseph", "Ar Mouscoul", revenu d'Angleterre après avoir fait le trafic d'armes, "Chell" de Michel Carrot accompagné de sa famille pour un séjour de deux années.

Michel le fils, récemment démobilisé des F.F.I., épousa en 1947, Jeannette Martin "qui porta le diadème de la reine du Croisic".

Appelé à commander à 23 ans le "Reder Mor" un vieux bateau, en attendant le lancement de son propre malamok mis en chantier, il pratiquait le chalutage en octobre 1949 au large du Croisic.

Parti pour une marée de 24 heures, il sombra dans la nuit du 20 au 21, sans laisser de traces. Les hommes se jetèrent à l'eau car on retrouva les corps à demi-dévêtus portant leur brassière de sauvetage. Michel fut retrouvé sur la plage non loin de la Turballe. Excellent nageur, avait-il parcouru une longue distance avant de périr épuisé ?

L'équipage comprenait un loctudyste, Louis Folgoas et un autre guilviniste de 42 ans. Jean Le Goff dont le fils unique périt sur l'Agami en 1970.

Michel laissait un bébé de 9 mois. Une foule considérable assista à ses obsèques. Le Croisic n'avait pas enregistré de semblable naufrage depuis 1913.

Le port du Croisic ayant adopté la bolinche, il fut fait appel à de nombreux matelots saisonniers ; les frères Perrot, J. Durand, J. Le Borgne etc s'y fixèrent définitivement.

Les bolincheurs comme "Petit-Gros" n'hésitaient pas à descendre jusqu'à la Rochelle à la

recherche de la sardine. Par contre pour les croisicais d'origine, descendants des corsaires et des navigateurs de l'Europe du Nord, c'était un déchirement de quitter les parages de leur côte et de sortir par gros temps. Quand la sardine remontait en fin de saison vers la baie de Douarnenez. C'était terrible de gagner le nord, de vivre en nomade en errant de port en port.

Sans les Guilvinistes donc, plus de port de pêche au Croisic ! Leur influence s'exerça aussi dans la vie politique. C. Le Cleac'h enseignant, fils de Léon patron-pêcheur, fut maire de 1971 à 1977 avec "Petit-Gros" comme premier-adjoint.

LES GUILVINISTES À QUIBERON APRÈS-GUERRE

Les sardiniers fréquentant Quiberon ne s'y sont pas rendus avant 1945, sauf exception comme le "Noéline" de Per Rhun ; même les patrons qui y possédaient des maisons comme M. Le Faou, M. Le Prat sont restés pendant la guerre pratiquer le chalutage au large du Guilvinec. Probablement parce qu'en juin 40, ils se sont inscrits dans leur port d'attache pour recevoir leur approvisionnement en carburant.

En fin d'été 1944, alors qu'une grande partie du territoire français était libérée, Quiberon subit le même sort que le Croisic et resta sous contrôle allemand. La presqu'île et Belle Île furent englobés dans le périmètre de la poche de Lorient, les américains ne voulant pas livrer bataille pour récupérer un port en ruines au prix d'efforts coûteux et inutiles. L'hiver 1944-45 fut particulièrement pénible pour les habitants dépourvus de ravitaillement dans une terre sans campagne.



Au Croisic, baptême du "Pescadou" 1963 de Joachim Cossec originaire de Léchiagat. Le patron et son épouse Anne Le Faou, Sébastien Guichavoi, Roger Guichavoi.



NOTRE HISTOIRE



Migrations Guilvinistes vers les ports du Sud

Quiberon fut l'une des toutes dernières villes françaises à connaître la libération puisque ce fut seulement le 10 mai 1945, soit 2 jours après la capitulation signée à Berlin, que les allemands de la poche se rendirent.

En été, après le retour à la vie normale, compte tenu des rationnements de carburant qui perdurèrent un certain temps, la flottille sardinière guilviniste ne retrouva pas ses habitudes de l'avant-guerre. Il fallut encore plusieurs mois pour récupérer les malamocks réquisitionnés par les Allemands et dirigés vers les ports de Hambourg, Brême etc...

En outre certaines pinasses étaient hors service. De ce fait les équipages étaient pléthoriques sans compter les marins réfugiés venus des ports occupés (St Nazaire, le Croisic).

Mais surtout, les fonds marins des abords du Guilvinec, laissés au repos pendant 5 ans regorgeaient de poissons divers et de langoustines. Il n'était pas rare de ramener en une seule journée de chalutage plus de 600 gros merlus (jusqu'à 1 000). Dans ces conditions, beaucoup de patrons sardiniers choisirent de continuer un tel chalutage lucratif malgré le prix fixe imposé par les autorités.

P. Coupa, T. Coïc qui possédaient des maisons à Port-Maria ne les réoccupèrent pas ; "Ar Loto", "Loutic" ne reprirent pas de location.

Néanmoins plusieurs sardiniers guilvinistes fréquentèrent en 1946 la baie de Concarneau, voire celle de Quiberon, mais en rentrant au port

de Guilvinec tous les 15 jours voire toutes les semaines pour y faire réparer leurs filets.

A Quiberon, Per Coupa Braz, patron des "amis réunis" inaugura cette année la 1^{ère} bolinche de la baie au grand dam de ses collègues.

En fait sa pinasse s'étant fracassée à Port-Haliguen, c'est avec le "Ma-hi deut" (elle est venue) que la petite guerre de la bolinche débuta. La majorité des patrons s'opposait à la nouvelle technique de pêche, les deux méthodes étant incompatibles dans les mêmes parages. La sardine levée, les filets droits ne pouvaient faire de seconde baillée quand les bolincheurs s'approchaient et qu'ils mettaient leur engin à l'eau. La sardine plongeait.

En raison de représailles possibles - Per Coupa n'ayant pas que des amis - l'équipage du "Ma-hi deut" qui comprenait de nombreux saisonniers guilvinistes dût monter la garde de nuit sur la lande de Beg er vil où séchait la bolinche. On lui reprochait de pêcher plus que les autres et de faire fuir la sardine.

Une bagarre faillit éclater dans un café où des Quiberonnais du village de Kerivin s'en prirent à l'équipage du "Ma-hi deut". Fort heureusement le patron mit à la porte le plus excité qui décampa en proférant des menaces.

Les patrons qui maintinrent un moment la pêche traditionnelle aux filets droits, finirent par capituler un à un pour se mettre à la bolinche ; 16 à 18 sardiniers du Guilvinec continuèrent ainsi la pêche à la sardine dans les parages de Quiberon mais



L'équipage du "Mab ar Mousté" en 1951 sur la charette de la Bolinche. Au premier plan : M. Perrot (père), A. Buannic, J.M. Trébern (ar mousté), J.L. Duret, D. Le Moigne, B. Trébern, P. Palud, F. Le Roy. 2^{ème} plan : L. Coupa, A. Trébern, M. Perrot (fils), M. Aufret. Manque M. Kerneis.



Migrations Guilvinistes vers les ports du Sud

dans des conditions nouvelles : le "Patriote" de Per Rhun, le premier à avoir adopté la bolinche au Guilvinec, "Rose de France" (L. Moysan), "Rose des Vents" (M. Le Prat), "Rose du Sud" (C. Garo), "L'écume" (F. Le Rhun), "Pescadou" (X. Billien), "Sirène" (Lucien Pochat), "Petit Michel" (Marc Le Faou), "Pax-labor" (A. Maréchal), "Tal ar groas" (E. Tanneau), "Phalène" (JM Tirilly), "Breiz Izel" (A. Bideau), "L'Arc en ciel" (N. Biger), "Claude et Nicole" (D. Le Rhun), "Mab ar mouste" (B. Trébern), "Anne-Marie" (E. Guéguen), "Notre Dame des flots" (H. Jaouen).

À la différence de la période d'avant-guerre, les patrons et les hommes d'équipage (15 par sardinier), vinrent à Quiberon sans leur famille, sauf exception. Les ramendeuses n'étaient plus nécessaires. La bolinche ne connaissait pas les ravages dûs aux bélugas. Certes, des déchirures parfois énormes (de plus de 80 m de long) résultaient d'accrocs sur les fonds rocheux ou les épaves, mais les réparations étaient généralement faites par les hommes en parant au plus pressé par des brides.

Étalées sur les champs jusqu'à Penthièvre, les bolinches étaient par la suite plus minutieusement réparées par des équipes de "vieilles" bigoudennes de Quiberon. (Les femmes des patrons de la nouvelle génération n'avaient pas apporté des talents de ramendage dans leur corbeille de mariage).

En fin de semaine ou au bout de 15 jours, les sardiniers rentraient au Guilvinec. Les bolinches passaient à la tannée et à nouveau étalées sur les champs et les dunes, recevaient d'ultimes réparations par d'autres équipes de ramendeuses.

L'arrivée vers 1953 des bolinches en nylon libéra les équipages de corvées comme le séchage et la tannée. En outre l'achat de deux bolinches par bateau simplifia le rythme des réparations.

Évolution des traditions

Le traditionnel départ vers Quiberon dans des pinasses chargées à ras bord de meubles, filets, engins divers et passagers avait vécu. Est-ce à dire que la population guilviniste avait déserté Port-Maria ? Pas vraiment. A la suite de la publication du dernier bulletin, nous avons reçu d'un Guilviniste (SB) "exilé" en pays basque une



Retour de Quiberon : l'équipage de la "Rose de France" avec les ramendeuses de la bolinche en 1950. Au 1^{er} rang : Bastien Moysan, A. Garo, M. Paul, A. Le Roy - 2^{ème} rang J.L. Biger, A. Stéphan, Mme Joncour, Mme L. Moysan, J. Ronarc'h et Mme, Louis Moysan le patron, I. Garo. 3^{ème} en haut : G. Pochat, L. Moysan (fils), les enfants Michel et Daniel Carrot et leur père Michel. Il manque 5 hommes de l'équipage.

lettre dont nous extrayons ces quelques lignes :

"J'ai moi-même, dit-il, suivi mon père à Quiberon lorsqu'il partait y faire la pêche à la sardine dans les années 50. Et ce qui est intéressant à noter, c'est que dans votre article, je retrouve exactement les mêmes sensations, les mêmes émotions que j'ai éprouvées là-bas ; et pourtant ce n'était pas la même époque".

Oui en effet, de très nombreux Guilvinistes se sont engagés pour la saison d'été à bord des bolincheurs Quiberonnais, une formule que nous avons déjà rencontrée chez les Croisicais.

Le nombre important de matelots exigé pour manipuler la bolinche (15), l'impossibilité de recruter sur place, la réputation des pêcheurs du Guilvinec et les liens tissés avant-guerre ont favorisé ce mouvement saisonnier.

Les équipages du "Ma-hi deut" (J. Omnès), de "l'étoile des neiges" (P. Cloarec), de "la petite Catherine" (L. Rohou) "Eliany" de Per Rouz commandé pendant 2 hivers par le jeune Claude Garo, du Kenavo, du "Viger atao", de la "Sainte Anne", du "Marengo" etc ... étaient constitués pour moitié de gars de Men-Meur, de la Palue, de Lostendro ou de Lohan. Les patrons étaient très demandeurs de "boëtteurs" confirmés et de solides "dalc'h' a benn" (qui tiennent les avirons),



NOTRE HISTOIRE



Migrations Guilvinistes vers les ports du Sud



Procession à Quiberon en 1949. Les bigoudennes y sont nombreuses. Au 1^{er} plan : Émilie Faou, sa belle sœur quiberonnaise et le petit Marcel Paul.

techniques qui ne s'improvisaient pas. Y. Stéphan (15 ans avec le même sardinier). Prosper Souron 15 ans avec Rolic, V. Gouzien, S. Le Pape, M. Morvan, F. Garo, Roger Le Goff, Stanis Biger etc... étaient des canotiers très prisés. Leur place était réservée longtemps à l'avance.

Ce sont ces saisonniers, abonnés mais non trimardeurs, qui étaient accompagnés de leur famille. Ce sont évidemment les épouses, les enfants de ces matelots qui ont retrouvé dans les années 50-60 "les mêmes sensations et les mêmes émotions" que leurs prédécesseurs.

Même si les nostalgiques des années 30 ne retrouvaient plus la même "ambiance", Port-Maria était toujours vivant. La traditionnelle cotriade s'est maintenue chez J. Nadan et son successeur Henri Cossec, chez Rose-Petit coq et sa fille Phine, au bar des alliés entre autres lieux réputés. L'équipage de "l'étoile des neiges" y allait forcément pour sa chanson préférée.

Les conditions d'habitat s'améliorèrent progressivement. La baraque Jourdan accueillait toujours de jeunes ouvrières ou des couples mariés mais eau et sanitaires firent leur apparition. La célèbre "cour des miracles", par contre fut de plus en plus occupée par de nouveaux locataires à l'année sans lien avec la pêche ; assez mal famée et se dégradant, elle finira par mériter son nom.

Les locations dans les maisons particulières restèrent sommaires avec paillasses et caisses à étagères dans une même pièce mais les sanitaires s'améliorèrent.

Les usines, aussi nombreuses qu'avant-guerre attiraient toujours les ouvrières morbihannaises ou bigoudennes logées dans des dortoirs. Les épouses des matelots saisonniers s'engageaient aussi chez Jourdan, Goyen ou Hilliet.

En raison du va et vient des sardinières, les matelots saisonniers qui vivaient seuls à bord pouvaient revoir assez souvent leurs familles restées au Guilvinec.

Les rapports très forts créés par les échanges de matelots entre le Guilvinec et Quiberon, les migrations définitives, les liens de parenté et d'amitié entre les deux ports entretenirent les bonnes relations entre les deux communautés de pêcheurs. Aux fêtes de Port-Maria et de Port-Haliguen, la fanfare de "l'Etoile d'Arvor" avec sa centaine d'exécutants était invitée à défiler dans les rues. Les jeunes émigrés guilvinistes allaient l'attendre à l'entrée de la ville et suivaient en chœur.

Des matches de foot-ball entre les deux ports devinrent un moment traditionnels (comme entre USG et stade croisicais). L'équipe quiberonnaise comprenait d'ailleurs de bons joueurs d'origine guilviniste comme J. Bargain et Henri Cossec.

Les aléas de la pêche

Les caprices de la sardine ou sa remontée vers le nord jusque la Baie de Douarnenez en fin de saison, obligeaient les bolincheurs guilvinistes ou quiberonnais, comme ceux du Croisic à abandonner les eaux calmes du sud. Ils devenaient itinérants allant de port en port comme au début du siècle du temps de la voile avec des relâches à Belle-île, Concarneau, le Guilvinec même, traquant la sardine sur toute la côte. La disparition de la contrainte du ramendage facilita ces déplacements ; et l'on se rapprochait ainsi des familles.

Par contre pour les Quiberonnais de souche quel calvaire de ne pas retrouver leur foyer tous les soirs, de dormir dans des bateaux sans grand confort à une période de l'année où les premiers froids commencent à se faire sentir. Pas vraiment de grands boulingueurs !

NOTRE HISTOIRE



Migrations Guilvinistes vers les ports du Sud

Aux relâches au Guilvinec, les saisonniers du "Ma-hi deut" ou de "L'étoile des neiges", eux par contre retrouvaient leur maison !

L'arrivée des bolincheurs guilvinistes dans la Baie de Douarnenez où les sardiniers du port voulaient maintenir la pratique aux filets droits et mettre la bolinche hors-la loi, provoqua en 1958 la fameuse "guerre de la bolinche" durant laquelle on vit le "Patriote" rompre le premier les barrages mis en place.

Problèmes de surabondance

L'utilisation de la bolinche améliora les rendements et entraîna la surabondance de sardines. Que n'a-t-on vu de sardiniers, leur pêche finie très tôt, errer de port en port pendant des heures à la recherche d'un acquéreur !

En mai 52, avant l'arrivée des Guilvinistes, les prix avaient déjà chuté. Plusieurs tonnes furent jetées à la mer, toutes les usines n'ayant pas encore ouvert leurs portes. Et quand elles fonctionnèrent à plein temps il en fut de même.

Le comité interprofessionnel de la sardine se réunit alors avec des représentants des mareyeurs et des conserveurs. Après de longs débats, il fut entendu que les bateaux rentrant avant 10 h vendraient 70 F le kg, de 10 h à 12 h, 65 F et l'après-midi ne trouveraient pas d'acquéreur. Deux jours plus tard l'accord était dénoncé par les conserveurs qui à 9 h achetaient déjà à 50 F le kg. A ce prix les marins ne pouvaient gagner leur vie.

En présence de l'administrateur, les patrons décidèrent de limiter les apports à 70 kg par homme afin que nul ne jetât à la mer. Malgré cette mesure 20 t servirent de repas aux goélands en 2 jours.

"J'ai vu notre administrateur allant proposer d'usine en usine de la sardine non vendue ; nul n'a été si dévoué à la cause des marins-pêcheurs" relata le responsable de l'abri du marin de Quiberon où se tenaient les réunions. Les pêcheurs tinrent bon sur les prix refusant de vendre à 50 F, préférant plutôt jeter que d'accepter ce prix là !

Fin de la fréquentation de Quiberon

La fréquentation de Quiberon par les sardiniers guilvinistes s'est éteinte avec l'abandon de la

bolinche au port du Guilvinec.

En mai 1969 une dernière fois, Per Run et Marcel Le Prat sont descendus jusqu'aux Sables d'Olonne pour y pêcher la petite sardine dite "la sablaise".

Quelques années plus tôt le séjour des pêcheurs du Guilvinec y avait duré un mois. Ils y étaient si nombreux qu'ils avaient loué un grand car pour se rendre le week-end à leur port d'attache.



L'équipage de la "Rose des Vents" patron Marcel Le Prat prépare la campagne de la bolinche vers 1955. A. Jaouen, C. Volant, M. Le Prat, (père) M. Le Prat (fils), A. Jaouen, Arsène Coïc (en arrière plan), J. Buannic, P. Nignon, A. Bourliqueux.



"Le Patriote" en relâche au Croisic. M. Le Run, J. Le Lay, E. Kerloc'h, P. Le Run (le patron).



NOTRE HISTOIRE



Migrations Guilvinistes vers les ports du Sud



Fin de campagne 1956 à la bolinche pour le Patriote. Une partie de l'équipage en goguette. 1^{er} rang : B. Le Berre, M. Coïc, E. Kerloc'h, M. Le Run, V. Le Berre, G. Gaonac'h. 2^{ème} rang J. Le Lay, Per Run (le patron) J. Le Coq, Y Le Rhun, P.J. Stéphan. à droite le 1^{er} gamin, Pierrot Le Goff futur patron d'un Bara .

Aux Sables nos pêcheurs avaient aussi dérangé les habitudes. Les Sablais boëtaient encore la sardine avec une balayette trempée dans la rogue tandis que les Guilvinistes jetaient celle-ci à la mer à pleines mains. Comme les poules dans la basse-cour se jettent là où la poignée de grains s'écrase au sol, les sardines convergeaient vers les canots guilvinistes qui pouvaient rentrer au port les cales pleines, avant 9 h (les sablais rentraient l'après-midi). Les Bigoudens que l'on dit à tort "Skraign" (radins) ne l'étaient même pas pour les sardines !

En 1969, remontant avec la sardine, les 2 sardiniers immatriculés GV., jetèrent l'ancre à Quiberon pour la dernière fois.

Il ne saurait être question d'expliquer ici les raisons de l'arrêt de la pêche à la bolinche et celui des migrations saisonnières guilvinistes. Notons cependant la chute de la rentabilité de cette pêche par suite de l'augmentation du prix de la rogue. Pour y remédier, les gars de Saint-Gué ont opté pour la pêche de nuit, sans rogue, une technique que les Guilvinistes n'ont pas voulu adopter. Des bolinches toutes neuves ont fini leur vie dans les greniers.

Conclusion

Les deux études faites sur les migrations guilvinistes vers les ports du Sud montrent bien des similitudes. Le Croisic et Quiberon situés à l'extrémité de presqu'îles très avancées dans la mer furent avec certaines îles, des étapes obligées pour les Bigoudens à la recherche de la sardine vers le sud et à sa poursuite vers le nord lors de sa remontée.

À des migrations estivales de loisirs vers ces ports touristiques, se sont juxtaposées des

migrations de travail qui leur donnaient un pittoresque supplémentaire.

Les activités de ces deux ports ont été revigorées par l'arrivée de ces pêcheurs dynamiques qui parfois ont bousculé les méthodes et les habitudes locales. Les autochtones en ont largement profité.

Un si grand déplacement de population si typée - pensons aux innombrables coiffes bigoudennes - a créé dans chacun des ports une communauté qui sut garder longtemps son originalité.

Le caractère agréable, touristique des lieux a sûrement favorisé l'implantation définitive de familles entières de pêcheurs ainsi que les mariages entre les communautés.

L'abandon de la pêche à la sardine, la fermeture une à une de la plupart des usines ont cassé ce mouvement depuis des années. Un brassage s'est opéré entre les nouvelles générations. Nos anciens compatriotes sont devenus de vrais Croisicais ou de vrais Quiberonnais.

Bibliographie

- "pêche et pêcheurs de la Bretagne Atlantique" ch. Robert Muller pp 455 à 457
- "Le port du Croisic de 1700 à 1750" Karine Primot (1991) mémoire de maîtrise (université de Nantes - non publié) - "Ce vieux Croisic" cartes postales - J.P. Le Pape (presses JP Le Pape le Croisic)
- Journaux - le courrier du Finistère - le Finistère le Progrès du Finistère 1884 - 1912
- archives départementales du Finistère, des Abris du Marin - en préparation par G. Tanneau "Mousse à la bolinche sur le Pescadou"

Remerciements pour leurs renseignements ou leurs photos :

- à Mme et MM du Croisic : MT Primot, Louis Le Pape (Postollec) - Jean Le Borgne - Jean Le Roux, Manu Jiffrelot
- à Mmes du Guilvinec : Ch. Berrou, R. Biger, M. Briec, J. Carrot, A. Durand, M. Glaz, M. Jégou, J. Joncour, J. Le Bars, F. Le Corre, E. Le Faou, E. Le Pape, E. Palud, J. Pochat, M. Poullelaouen, M. Primot, R. Le Rhun, M. Trébern.
- à MM. E. Berrou, R. Billien, A. Buannic, M. Calvez, C. Carrot, L. Carval, P. Coupa, E. Criquet, H. Coïc, L. Coïc, C. Garo, G. Gaonac'h, P. Guenec, R. Guillamet, J. Joncour, P. Le Brun; P. Le Goff, J. Le Lay; M. Le Prat, L. Moysan, M. Le Roy, Y. et C. Le Rhun, E. Pochat, Y. Stéphan, P. Tanneau, J. Tirilly, J. Trébern.